

Vie

Tout est allé si vite. De la conscience aigüe de notre propre mortalité accélérée à l'espoir incontournable de guérir le cancer. Flous violents. La mort a disparu, ou plutôt est passée à l'arrière-plan, l'invisible maladie est sous contrôle semble-t'il.

BB a embarqué sur cet énorme paquebot *chimiothérapeutisé* sur lequel je n'ai pas pu monter. Je ne suis pas bien loin, mais miniaturisée, ramant au creux de son sillage, de ma toute petite barque. Les effets secondaires neurologiques ont fait des massages, des caresses et des câlins une véritable torture. Impossible de faire corps désormais. C'est la panique à bord. BB s'inquiète de chaque effet secondaire, de leur intensité. J'ai beau répéter le protocole communiqué par l'oncologue et les infirmières, rien ni personne n'apaise ses doutes, sinon les résultats d'analyses, à venir. Un stress sans nom fait alors surface et avale la confiance, la raison et notre complicité d'une bouchée. Paranoïa chimio thérapeutique. J'affermis ma posture, lui rappelle qu'accepter le traitement hautement toxique implique de faire l'effort de boire de l'eau, de marcher et de s'alimenter mieux, *Suivre le protocole indiqué et laisser faire, chérie*. Je ne fais pas le poids face aux mystérieuses solutions injectées. *Je peux te lire un livre ? Non. Faire la vaisselle ? Non. Le ménage ? Non. Tu veux aller te balader ? Non. Tu veux boire de l'eau ? Non merci. Je peux te préparer un repas si tu veux ? Non merci. Que je te fasse des courses ? Non merci. Tu veux que je t'accompagne au prochain rendez-vous médical ? Non merci, ça va aller, je suis autonome maintenant ! Vis ta vie Sarah, je t'appellerai quand j'aurai besoin de toi !*

Tant que j'accompagnais BB aux rendez-vous médicaux ou pour une balade, tant que je massais son corps, séchais ses larmes, l'accueillais au creux de mes bras ou organisais des rencontres poétiques au pied de son lit, je me foutais bien de ses opinions politiques sur la société, l'amour, la santé, la religion, la famille, la vie... Je passais outre nos différences sans véritable effort. Je rentrais chez moi, m'étirais, me cuisinai un repas, écrivais. Je prenais soin d'elle avec mon corps, mes bras, mes mains, mes jambes, ma tête. J'étais utile et surtout en action, j'existais. Je cultivais la douceur, la tendresse, emphatique. Mais réduite à n'être qu'une télé-oreille aux préjugés sur les noires, les épiciers arabes, la vie des autres, s'avère insupportable plus de 10 minutes. Passé cette limite, je contre ses propos, je deviens dure, anguleuse et m'irrite, littéralement *intolérante*, allergique.

Contrairement à BB qui a passé les dernières années de sa vie chez elle, je n'ai pas l'expérience des relations exclusivement téléphoniques. J'expérimente très maladroitement une assistance de vie sans fil, réponds à chaque appel, au cas où il y ait une urgence physique, psychologique ou administrative. Les urgences sont rares et quand il y en a, 10 à 15 minutes suffisent à apaiser sa détresse, à régler un problème avec un secrétariat, à organiser un rendez-vous. Mais les appels sont nombreux, longs, interminables et ennuyeux. Mon astreinte téléphonique est permanente, arythmique et perturbe mon quotidien et mon esprit comme jamais.

- Bonjour docteur.
- Bonjour, alors, comment allez-vous ?
- J'oscille entre irritation et ennui mortifère. Je suis très stressée. Je réponds à chaque appel, comme je le faisais

avec mes enfants avant qu'ils ne deviennent adultes, sauf que ça ne sert pas à grand-chose sinon à me mettre sur les nerfs et que ça dure des heures. Je n'arrive plus écrire.

- BB n'est pas votre enfant, vous devez vous imposer !
- Je n'y arrive pas.
- Vous devez recadrer et limiter les appels téléphoniques à 10 minutes, 15 maximum !

La virulence de la première chimiothérapie et la rapidité avec laquelle s'enchaîne déjà la seconde m'enjoint à attendre que les effets secondaires se calment pour aborder le sujet de front et nous accorder sur un emploi du temps de mes disponibilités.

- Très bien, jeudi prochain à la même heure ?
- Mais... la séance n'a duré que 12 minutes !?
- À la semaine prochaine.

Vendredi, fin de journée, le week-end commence avec Rachel dans l'ancre chaude aux parois arrondies et irrégulières du hammam de mon quartier. La lumière rousse est faible, comme celle d'un ventre sans fenêtre. Nous sommes venues profiter d'un répit. Ici, il n'y a rien d'autre à faire que laisser faire.

Dans la salle de sudation, la vapeur dense et l'obscurité nous invitent au silence. Il fait si sombre que je distingue à peine le visage de ma soeur, pas même sa silhouette. Toute ma vie j'ai rêvé d'un hammam silencieux avec elle, mais chaque fois nous bavardions. Aujourd'hui la fatigue nous oblige, épuisées. Nous avons tant réfléchi et tant parlé ces derniers mois. Nous avons tant remué, dénoué, rappelé, renoué. Notre famille

éclate douloureusement. Tant de vagues et d'obstacles se sont succédés, de menaces. Les évènements qui s'imbriquent à une vitesse folle révèlent le désastre familial et la fin du silence mortifère que nous refusons de perpétuer elle et moi. Il reste tant à dire et à entendre, à faire et à créer. La soudaine accalmie se joue les yeux fermés, assises et moites.

Savon noir. Savon noir sur mon corps réuni. Je commence par mon pied droit, ma cheville. Mes mains glissent le long de chaque jambe, jusqu'aux cuisses. J'enrobe consciencieusement mon corps, mes fesses, mon ventre et ma poitrine, chaque épaule, mon cou, puis chaque bras, et chaque poignet. La première chose qu'on entrave chez une personne que l'on soumet, sont ses poignets. Je mesure quotidiennement que les miens soient assez souples. Ils sont fins, délicats, expressifs, puisque je parle avec les mains. C'est ici plus que n'importe où dans mon corps que ma féminité se joue le plus perceptiblement. Outils de mes émancipations, du défi permanent de ma vie. Les chirurgiens comme les sage-femmes, les musiciens, les diplomates savent que c'est en ce lieu que réside la faculté d'articuler le soin, la création et la paix. Rachel savonne mon dos et je savonne le sien.

Allongée sur la dalle tiède de la salle principale, je lève les jambes contre le mur, étire mon dos, plaquant mon sacrum et mes omoplates contre la pierre humide. J'expire alors aussi lentement que possible, jusqu'au bout. J'invite Rachel à faire de même. Nos tensions se libèrent. Les muscles de mon bassin avant et arrière comme ceux de mon ventre s'assouplissent enfin. J'abandonne mes épaules, mes trapèzes et ma tête. J'avais si mal au dos, j'avais la tête lourde et la nuque bien raide. Rachel se tourne vers moi, son

regard en amande brille intensément, je mesure son émoi. Une larme coule au ralenti sur sa joue. *Ça va aller Rachel, le pire est passé je t'assure, on va y arriver !* Je prends sa main, j'écoute, *mais comme la vie est dure !*, je réponds, *la vie des autres aussi.*

Jamais nous n'avons été si solidaires, ou plutôt si réciproquement solidaires dans les épreuves de nos vies. Nos vies de mère, de femme, d'employée, de soeur, de fille, d'enfant meurtrie aussi, de petite-fille. Jamais nous n'avons été si libres de nous venir en aide, de partager nos efforts, réactives, opérantes, efficaces. Jamais nous n'avons eu autant d'outils pour contrer l'injustice.

Gants rugueux, debout. Nous frottons chaque parcelle de notre corps méthodiquement, de haut en bas. La peau morte se décolle, agglutinée en mille petits rouleaux bruns. Nous nous frottons le dos. Toute ma vie j'ai attendu de pouvoir lui venir en aide, soutenir son élan, sa renaissance, une autre trajectoire. Plusieurs fois j'ai cru que nous y étions, mais non, pas encore. Chaque fois j'ai dû admettre mon impuissance, attendre encore. Combien de fois j'ai prié pour me trouver disponible et en mesure de l'accompagner dignement quand le moment arriverait. J'ai toujours su qu'il me faudrait attendre d'avoir 40 ans pour que se joue sa liberté. Nous y sommes. Grande eau, peau neuve.

Alors que Rachel rejoint seule la salle de massage, je choisis une fontaine dont je bouche l'évacuation, la laisse couler abondamment. Le bruit de l'eau m'apaise depuis toujours, comme celui d'une terrasse de café matinal. Précieux fluide dont je remplis un bol que je bascule sur mon corps, du haut de chaque épaule, puis du haut de mes cuisses, du haut de

mon visage. J'adore les bols d'eau fraîche ruisselants sur mon corps brûlant. Mon souffle se coupe un bref instant et se relâche densément, appelle un autre bol. Je choisis de la durée de chaque bol, le déverse en filet ou d'un jet. Je trompe la chaleur, mais aucun bol ne suffit à refroidir mon corps bien longtemps tant la température est forte.

Désormais seule dans la salle de sudation, une pensée m'étreint. Ma mère m'a raconté qu'à ma naissance, je supportais mal d'être seule dans mon lit, que je pleurais beaucoup, privée de la présence de celle avec qui j'avais partagé neuf mois de son ventre, brutalement séparée de ma jumelle, qui fut placée en couveuse pour plusieurs longues semaines. Pour tromper son absence, elle plaçait dans mon lit un poupon presque aussi grand que moi, mais sans succès. Souvent je me suis demandée si ma fascination pour les visages habités, l'exercice du portrait live, n'avait pas été le moyen de me rassurer encore et toujours sur la réalité d'une présence et de la vérité de ses effets. Quand ma jumelle est réapparue, mes pleurs ont cessés. J'imagine alors l'intensité de ma paix retrouvée et de ma complétude, digne d'un miracle.

C'est bien Rachel alors, qui a accueilli mes premiers jours, mon retour de la maternité et ma détresse aussi. Bien avant que mon regard ne s'épanouisse, que mon oeil ne se précise, une certaine complicité a dû prendre racine entre Rachel et moi. Je l'imagine vive, bouclée, tendre et pitre au-dessus de mon petit corps, combler de sa présence mon vide, mon angoisse, mon désarroi aussi.

Peut-être que c'est ce qui explique que Rachel et moi sommes toujours restées intelligibles l'une pour l'autre,

malgré nos différences et malgré la distance considérable de nos expériences, nos trajectoires, nos choix de vie. Comme si nous n'avions jamais perdu le contact. Je m'étonne souvent que nous communiquions dans la même langue, de cette aptitude à dialoguer spontanément, de la chance de pouvoir partager nos visions, même les plus abstraites, sans nous soucier de blesser l'autre, et sans faire grand effort. Il semble que nous soyons acculturées l'une à l'autre depuis bien longtemps.

Dans les vapeurs épaisses du hammam orangé, je me demande alors si ce n'est pas plutôt l'expérience sidérante du désert africain et des liens humains que nous y avons tissés, qui fait cette même ardeur expressive, un certain appétit. Jamais pourtant nous n'avons foulé ce territoire ensemble, ni même au même endroit.

Pourtant nous partageons une certaine foi, certaines valeurs de certaines cultures-soeurs aux couleurs africaines. J'aime à penser que dans le coeur de Rachel résonne cet intime mystère, corde sensible solidement nouée à la profondeur de nos déserts complices.

Un vertige trouble mon esprit. Je file sous la douche me rafraichir, mais l'inquiétude grandit, me serre la gorge. Je pars à sa recherche, entrouvre une porte. Elle est là, sur le dos, allongée, sous les mains d'une masseuse, secouée de sanglots. *Ça va chérie !?* Ses larmes sont si abondantes que malgré ses efforts, elle ne parvient pas à me répondre. La masseuse pose ses mains sur le haut de sa poitrine et me dit aussi tendre et rassurante que ferme, *je m'en occupe, ne vous inquiétez pas, j'ai l'habitude, ça va aller !* J'allonge ma main et saisis son pied, *ça va aller Rachel, pleure, pleure tout ton*

saoul, je baisse alors mon front vers la masseuse aguerrie, *merci ma soeur, merci*, et m'éclipse.

D'avoir senti sa détresse m'émeut profondément. Je retiens un sanglot. Je connais la violence des secousses de son coeur. L'intensité sublime du sentiment qui déchire, témoignant par là-même de la puissance de nos attachements. Toute ma vie j'avais attendu que Rachel plie, s'arrête, prenne le temps de SA vie, par-delà la colère et la rage de toutes les injustices dont elle a été victime.

Je profite d'une dernière douche pour rincer mes cheveux, mes doutes, et réunir mes forces. Je rejoins les vestiaires et me rhabille tranquillement. Quand elle revient les yeux rougis, je coiffe mes cheveux. *Et ben alors ma biche !* La surprise se lit sur son visage et ses sanglots reprennent. Elle qui a retenu si longtemps sa tristesse, tant de larmes, ses ennuis, découvre depuis un certain temps déjà sa grande vulnérabilité dans une nudité inédite.

J'imagine la partie immergée d'un iceberg prendre soudain la mesure de sa réalité, de l'envergure de son corps presque entièrement plongé. J'imagine que l'iceberg, outre sa torpeur, subisse les foudres d'un ciel cruel, impitoyable et acharné. Voilà des mois que Rachel est accablée par la violence de vagues dévastatrices, de tout bord. J'imagine que se fende l'iceberg, douloureusement, mais pour voguer plus librement, pour ne garder que ce dont il a besoin. J'imagine comme il a peur de se tromper de taille, d'échelle, que ça lui soit fatal. Rachel se libère, jour après jour, du poids de ses non-dits. C'est la tempête du ciel et la tempête du coeur. J'imagine la houle en lames acérées, le harcèlement des vagues, prie pour qu'elle garde confiance, malgré les creux et

les pleins qui se succèdent à vive allure, implacables. J'imagine les remous qui l'écoeurent et j'ouvre les bras, accueille ses larmes, son corps encore humide, *c'est bien chérie, c'est très bien*. Dans mes bras et contre ma poitrine, je mesure la réalité de son corps considérablement amaigri. 16 kilos en deux mois disent à la fois combien Rachel se libère, et combien l'appétit manque face aux responsabilités outrancières qu'une mère courage a à assumer seule. Je compatis, j'assiste, j'assisterai. *Yes, yo ! On va y arriver !*

Un thé sucré nous est servi sur les coussins douillets de la salle de repos dont nous profitons jusqu'à la fermeture.

La nuit est belle, d'encre. J'entends ma voisine et le bruit de sa vie au-dessus de la mienne, son plancher craque. Je relis mes notes en fumant, me corrige, puis m'étire sur le tapis épais du salon. Le plafond à la française donne à mon appartement l'allure d'une cale de bateau, la poutre qui le traverse ressemble à la colonne vertébrale d'un buste large et puissant, comme la cage thoracique d'une baleine géante. Un autre ventre encore.

Depuis quelques jours, les coups de téléphone se font plus rares, plus brefs. Je respire mieux, lui envoie des emojis ponctuant sa journée de bras musclés, d'étoiles, de fleurs, de coeurs, de colombes, de baisers... auxquels elle répond bien souvent par un coeur vert. Je me retrouve un peu. BB tient le coup, s'adapte, s'autonomise. BB courage. Je vois des amis, mes enfants, cuisine, joue du piano. Mon rythme de vie a changé si brutalement, encore. Je ne traverse plus la ville chaque jour. Je flâne dans mon nouveau quartier, passe mes après-midi à la maison. Mon corps passif souffre de mortel ennui. J'attends malgré moi que mon téléphone sonne. Un

stress permanent encombre mes pensées. Je m'inquiète que le téléphone ne sonne pas, je m'inquiète tout autant quand il sonne. Quand je raccroche enfin, je me désespère du contenu de ses appels, de notre profonde incompatibilité, de ma faiblesse. J'ai du mal à écrire, à profiter de ma vie, à lui dire que ce qu'elle me raconte me gave, que je me fous de la vie des autres, de leurs embrouilles, que j'ai besoin de poésie, de beauté et d'amour, de liberté.

Ce matin au café, j'apprends du Zlass que notre amie commune Viviane a fait un malaise et qu'elle est hospitalisée.

- Merde ! Viviane !
- Et figure-toi que son chien aussi !
- Merde ! Rocky !
- Pendant que l'ambulance emmenait Viviane aux urgences, le chien a fait un malaise. Il a cané quelques heures plus tard.
- Merde, c'est mauvais signe non ? Et comment elle va ?
- Pas top ! Je suis allé la visiter. Ils voulaient l'opérer du coeur, mais pas possible finalement.
- Pourquoi ?
- Je ne sais pas, trop faible. Ses reins ne fonctionnent plus.
- Merde ! Elle avait rendez-vous avec le néphrologue le mois prochain !
- Oui, je sais, j'étais là quand tu l'as noté dans ton agenda.
- Fuck ! Et alors ?
- Alors elle est branchée sur une machine énorme pour ses reins.
- Elle a le téléphone ?
- Non.
- Et son portable ?

- Tu la connais !
- Rooh, je passerai la voir. Mais quand putain ?
- T'inquiète pas, elle risque d'y rester un bon moment.
- On pourrait y aller ensemble ?
- Avec plaisir Sarah.

Mercredi, je passe un agréable après-midi à la maison avec Thierry* , dont la présence me réconforte comme aucune. Il dessine, colorie un dessin, relit un de ses textes pendant que je monte le numéro 1 de la revue « *à tous les étages !* », dédiée à valoriser la richesse et la diversité de son travail d'artiste prolifique et singulier. Bientôt 4 ans que j'accompagne avec joie et beaucoup d'affection cet artiste hautement inspirant et toujours inspiré, dans ses travaux, son quotidien, en qualité d'auxiliaire de vie artistique.

Le talent, le profond respect et la confiance de Thierry m'ont permis d'initier à *Acoeur la résidence de création artistique accompagnée*, de défendre une posture inédite d'artiste accompagnant d'autres artistes en situation de handicap ou pas, psychique ou physique, handicap de longue durée ou passager. C'est bien du balcon de Thierry, voisin direct de l'atelier *Acoeur*, que j'avais décidé un soir d'hiver d'oser ce projet fou. La réussite artistique de notre relation tient avant tout à notre persévérance quotidienne acharnée à créer envers et contre tout, à notre foi infrangible que le jeu en vaut la chandelle puisqu'il nous sauve la vie depuis bien longtemps. Réjouissances quotidiennes, envers et contre tout.

* Thierry Lombard

Aussi différents soient nos handicaps, le projet *Acoeur* s'est avéré être le lieu d'une possible revanche, originale, joyeuse, musclée et brillante, pour nous deux, exposés à de nombreux et récurrents abus tout au long de la vie. Si j'avais bien senti qu'avec lui je pourrais traverser le meilleur comme le pire en préservant mon intégrité, ma dignité et mes élans puérils, je n'aurais pas osé imaginer que notre relation devienne l'atout tranquille de mes multiples convalescences. Difficulté après difficulté, agression sexuelle après agression sexuelle, crise morale après crise morale, Thierry n'a cessé de me rappeler à l'essentiel, à la joie, à la vie. Je répétais 3 années durant à qui voulait l'entendre, *Trouver l'homme de sa vie c'est rare, mais l'homme de son atelier, c'est encore plus rare !*

Ses créations, sa liberté, sa maîtrise des couleurs, de la perspective, du dessin, son talent à conceptualiser, autant que la richesse de ses connaissances théoriques dans les arts plastiques ou la musique n'ont cessé de m'éblouir, éveillée, encouragée aussi. Sous mon nez, sa main tendue présentant un dessin, une peinture, un poème et le tour était joué ! Véritable antidote à ma torpeur, à mon ennui et ma désespérance, Thierry Lombard, accroché à son ouvrage, garantissait la pertinence du projet, sa viabilité et toute sa beauté. Thierry n'a jamais cessé de croire en moi, à ma sincérité et à l'opportunité d'apprendre à m'aimer sans coller sa bite à mon cul.

Le téléphone sonne, *c'est BB !* J'inspire lentement, vide à fond mes poumons, comme je le ferais avant de plonger. Je réponds d'un ton jovial, mais dès les premières secondes, le timbre de sa voix m'insupporte, comme le mien. *Merde.* Je dégage mon oreille du combiné brûlant et souffle mon impatience, en faisant bien attention à ce qu'elle n'entende

pas. BB a décidé de me raconter sa sortie à la foire. *Fuck !* Je n'aime pas la foire de Grenoble qui me rappelle de mauvais souvenirs et BB le sait. Mais elle détaille, en long, en large et en travers. Je constate que BB se porte bien, très bien même puisque BB bavarde, se balade, fait son shopping, seule, libre et libérée, grâce au traitement miracle. Je mène l'expérience suivante : couper court à la conversation. Je répète l'expérience à pas réguliers, tous les quarts d'heures. Mais BB fait mine de ne pas entendre, de ne pas comprendre, ou d'avoir quelque chose d'essentiel à me dire et continue. Je n'en reviens pas, c'est toujours la même putain de mécanique absurde : à chaque fois que je conclus, BB me pose une question et je tombe dans le panneau, à tous les coups ! À quoi jouons-nous sinon à prétendre que nous sommes amies, et que je lui serais entièrement dévouée, puisque sa mère me paye ?

Thierry entame un nouveau coloriage.

- BB, il y a Thierry chez moi qui vient de finir un dessin, je dois le rejoindre maintenant.

Il m'aura encore fallu 45 minutes pour me résoudre à l'évidence : si je continue comme ça, je vais y perdre mon plumage.

- Attention à ne pas t'épuiser Sarah.

La remarque de Thierry me fait éclater de rire. Ces simples mots, Thierry a dû me les répéter 4 ou 5 fois au plus, en 4 ans, quand ma nervosité, mon stress m'aveuglent, m'empêchent de me consacrer à mon travail. Quand j'ai usé de tous les stratagèmes possibles pour me faire respecter par

une personne que j'accompagne et que celle-ci se moque bien de ce que ça me coûte à moi. *Merci Thierry putain !* Je monte le son de la radio, *Mais yo Thierry ! Catapulto !* Je mime de m'asseoir dans une catapulte, je rentre précautionneusement un bras, puis l'autre, *vas-y Thierry !* Il coupe la corde invisible d'un geste bref. Je m'envole, une jambe en l'air, *youhou !* Nous dansons, checkons nos mains droites et gauches sur la chanson douteuse mais carrément bien venue de Rupert Holmes *Escape. If you like Pina coladas (...) then I'm the love that you've looked for !* Je sais bien que je ne suis pas encore décidée à catapulter qui que ce soit, Thierry aussi le sait. Je me désole d'espérer que BB comprenne, mais je ne peux faire autrement. Pas encore. La gravité de la situation, la fin de vie dans la maladie bordel, comme les douleurs à venir, mon imagination, me poussent à lui laisser une autre chance, celle d'entendre qu'il s'agit de trouver un équilibre juste et digne à notre relation, puisqu'il existe, pour peut qu'on le conçoive.

- Regarde Sarah.

Thierry me tend son dernier dessin colorié, sur lequel il apparaît dans une position de breakdance, mains plaquées au sol, visage au premier plan, jambes tendues et écartées.

- Rooh ! Énorme ! *Merveilloso* a encore *merveillosé* !
- Ouai.
- Bon, comment ça se passe alors avec Musashi ?
- Très bien. Il fume beaucoup et se couche tard.
- Mais ça va, il participe ?
- Oui, il fait la vaisselle et il cuisine. Ma mère a déjeuné avec nous l'autre jour et lui a dit « Musashi, c'était délicieux ! »

- Wow ! Cool !
- Il ramène de la nourriture des restaurants du coeur tous les jeudis.
- Cool !
- Je suis bien embêté, je fais trop de courses, notre frigo est plein à craquer.
- Mazel tov ! Il te faut le temps de t'adapter, ça va aller mon chou !
- Ouai.
- Bon alors tout se passe bien ?
- Ouai.
- Thierry, tu sais que s'il y a le moindre problème, si ça te pèse, si ça te tend, il faut lui dire, ok ?
- Ouai.
- Et que si tu as besoin que je m'en charge, je suis là, ok ?
- Ouai.
- C'est bien clair ?
- Ouai.
- Super !

Dans deux jours, Thierry part, comme à chaque vacance scolaire, rejoindre son oncle prêtre dans sa villa de Marseille. En bon neveu et bon chrétien, il l'assiste à la messe, lit les psaumes de sa voix puissante et claire, chante de tout son poitrail, visite avec lui ses fidèles, leur tient compagnie, converse poliment, leur vend ses journaux imprimés, ses cartes postales, participe à la gestion de la banque alimentaire... J'installe une chaise au centre de la cuisine et l'invite à s'asseoir, dispose sur ses épaules une serviette de bain, et ôte ses lunettes.

- Baisse la tête, chéri !

- Comme d'habitude ?
- C'est toi qui vois, *Amoretto* !
- J'aimerais bien essayer un smiley ce coup-ci.

Aujourd'hui pour la première fois, nous essayons la nouvelle tondeuse, une mini tondeuse aussi fine qu'un stylo, et un nouveau motif. Je taille un cercle à l'arrière de son crâne, tonds à blanc ses tempes et les quelques cheveux qu'il lui reste au sommet de la tête, un oeil puis l'autre, un sourire prennent forme. *Oh putain, ça fait limite flipper ! Hahaha ! Tu veux que je le prenne en photo ?*

La photo réjouit Thierry, nous rions de concert. Nous checkons encore nos mains, nos coudes, nos hanches, nos pieds. J'époussette les cheveux de son cou avec un plumeau arc-en-ciel. Un coup d'aspirateur, Thierry range son sac.

- Oh comme tu vas me manquer *mi amor* ! Tu penseras bien à m'envoyer les photos de tes prochains dessins et à ne pas te laisser faire.
- Ouai.
- Et si jamais tu as besoin de solitude, de tranquillité, de ton indépendance, tu connais le stratagème, souviens t'en ! Il suffit de prétexter de violents troubles gastriques, entraînant flatulences et proutos nauséabonds, et ta liberté sera assurée, je te le garantis, jusqu'au lendemain matin !
- Hahaha !
- Yo ?
- Yooo !
- Mais yes !

Nous dansons encore. J'aime son visage concentré, ses épaules qui balancent, sa silhouette musclée d'heureux pingouin et son regard inquiet au moment du départ. Dans les yeux de mon coeur, Thierry se reflète et j'imprime son image.

J'ouvre les bras, chacun de nous contre la poitrine de l'autre, pose la tête au creux de l'autre épaule. Au fil des mois et des années, Thierry est devenu un véritable spécialiste du Hug. Accueillir, recevoir, réciproquer. *Respire chéri !* lui ai-je tant de fois répété, *et détends-moi ces épaules, voyons ! Voilààà ! Mais je bande Sarah ! Alors respire encore, laisse aller ! Ce n'est que la vie Thierry, et toute la vie soudainement concentrée en ton sexe, mais respire donc, laisse aller, sans quoi l'exercice n'est qu'une abominable torture ! Voilà Thierry ! Il faut que ça circule, partout ! Détends tes pieds, voilà ! Détends tes bras, ton ventre, voilààà ! Mais oui ! Alors ?!*

Alors dans mes bras, Thierry découvrait semaine après semaine que si nous sommes sexués et qu'il est bien impossible de faire comme si nous ne l'étions pas, nous sommes aussi bien plus encore. Que rien ne pourra jamais nous empêcher de nous aimer profondément, de nous enlacer, nous coller l'un à l'autre, partager cette certaine intimité féconde de nos corps complices. Thierry respire ma vie et je respire la sienne, nos mille victoires réunies en ce geste.

- Garde bien à l'esprit que je t'aime Thierry !
- Merci Sarah.
- Merci à toi Thierry !

Quand il arrive chez lui je reçois son SMS, coeurs, étoiles, fleurs, sourires. *Bonne nuit Sarah. Bonne nuit mon chou !* Dauphin, palmier, lunettes de soleil, baisers.

J'aime Thierry comme je n'ai jamais aimé aucun homme et aucun homme ne m'a témoigné jour après jour autant de respect, de confiance et d'amour. Thierry tient la distance, dans tous les sens du terme. Jamais je n'avais eu la chance de parvenir à cet équilibre sincère, conjuguant nos handicaps avec humour, poésie, fantaisie, avec tant de bonté, de générosité, de joie, d'attention, de talent. Au quotidien et tout au long du projet *Acoeur*, et chaque semaine désormais.

Ceux qui nous ont côtoyé savent combien notre duo est solide, rôdé, efficace, rassurant et heureux, surprenant, hors norme et libre. Ceux qui connaissaient nos travaux artistiques respectifs avant l'expérience *Acoeur*, mesurent combien nous avons appris et compris l'un de l'autre, alliés de formidables émancipations, d'audaces inédites, devenus associés. La résidence artistique de création accompagnée s'est donc révélée être indubitablement accompagnante. Nous sommes heureux d'avoir la chance de jouer ensemble à s'aimer sérieusement, et fiers de l'intimité que nous avons construite, que nous avons su nourrir et protéger, des multiples recadrages impeccablement négociés qui ponctuent notre profonde amitié. Sans lui, j'aurais sombré je crois, j'aurais abandonné *Acoeur*, corrompue jusqu'à l'os. Il est celui qui m'assure encore que c'est toujours possible, pour peu qu'on le conçoive, ensemble.

La nuit est difficile, entrecoupée de réveils soudains. Il y a bien entendu l'inquiétude relative à la maladie de BB, au traitement hautement toxique dont personne ne connaît

encore l'efficience, au spectre d'une mort douloureuse et à celui de la mort tout court, certes. Mais ce n'est pas ce qui m'empêche de dormir. Ce qui me trouble, c'est mon impuissance à faire valoir auprès de BB que quelque chose cloche et qu'il s'agit d'y remédier au plus vite. Qu'il y a eu un déplacement de ma mission et qu'elle ne me convient plus. Que j'en souffre. C'est cet espoir handicapant, naïf, que je nourris malgré moi, de voir BB s'ouvrir à la question, envisager un nouveau cadre, trouver un équilibre sain, alors que tout me montre qu'elle n'entendra jamais. Je sais bien que d'une manière ou d'une autre je parviendrai à me sortir de cette situation, mais je me désespère d'entrevoir que ça risque bien de finir par un énième *catapulto*.

Aujourd'hui, je suis toute excitée, un peu nerveuse aussi. Il est l'heure. Je pivote la table de ma cuisine le long de la grande fenêtre. Lucile va bientôt descendre pour corriger mes fautes. Quand j'ai emménagé, ma voisine de palier n'avait pas manqué de me renseigner sur elle aussi, *Ta voisine du dessus est très gentille. Lucile vit la nuit, mais pas de soucis, tes anciens locataires lui envoyaient un SMS quand c'était trop pour eux et elle baissait le son.* Quelle surprise de découvrir un beau matin que celle qui vit au-dessus de mon appartement n'est autre que cette petite silhouette décidée, fluette et fine, aux cheveux lisses, qui m'intriguait tant adolescente. Lucile m'apparaissait soudain, au coeur de la vieille ville, filant une rue de son pas léger, une place, pour disparaître aussi tôt. J'admirais la très jeune étudiante en philosophie, sa démarche sûre, déterminée. Place Notre Dame, Place du Tribunal, Place Grenette, Place aux Herbes. Rien ne m'a jamais semblé plus dangereux que les études de philosophie. Je la croisais si souvent que parfois même je pariais qu'elle allait passer, aux pieds du chevalier Bayard.

Raie au milieu, pantalon de velours côtelé, sac en bandoulière et petits pas légers, Lucile apparaissant disparaissait. *Vraiment ? Tu ferais ça, Lucile ? Oh oui ! Avec plaisir Sarah, d'autant plus que si Aurélien Barrau* lisait ton livre, il ne faudrait surtout pas qu'il y trouve toutes ces fautes !*

J'accueille donc Lucile chez moi pour la première fois. La menthe poivrée infuse, je sors deux verres. Nous sommes côte à côte, les yeux rivés à notre écran. Lucile me désigne chapitre après chapitre chaque faute d'orthographe, de conjugaison, chaque coquille, chaque tiret manquant. Impressionnante. Je cherche le mot, la ligne, corrige et sauve. Le rythme de travail est rapide, soutenu. Une soudaine douleur d'une grande violence, au bas de son dos, la soulève de sa chaise et plusieurs crises ponctuent la relecture et me peinent. *Ça va ? Oui oui, t'inquiète !* Elle reprend, *Licence poétique ou faute ? Pourquoi tant d'italiques ? Porte-monnaie ou portemonnaie ?* Je m'explique, la questionne. *Tu es libre Sarah, c'est toi qui décides.* Je n'ai jamais relu aussi vite, *en diagonale*. Mon cœur palpite, le champ lexical de chaque chapitre me saute au visage, comme si j'étais sur un vélo, face au vent, dévalant les lignes en pente raide. Je file à grande vitesse et les mots surgissent comme des insectes volants, fouettent mes joues rosies, m'animent. Lucile ne fait aucun commentaire sur le fond et s'applique à respecter sa seule proposition, corriger au plus vite. Sitôt fini, elle range son sac. J'insiste pour lui offrir un pot de Baume du Tigre, pour réchauffer son sacrum, et un seau d'argile.

* Aurélien Barrau est un philosophe et astrophysicien français, engagé sur les questions d'écologie politique. Poète, il interagit également avec des artistes, écrivains et cinéastes.

Je lui explique qu'en cataplasme, l'argile est un puissant anti-inflammatoire, que *les chevaux en savent quelque chose et depuis bien longtemps !* Embrassade chaleureuse. *Merci Lucile, c'est vraiment très sympa de ta part ! N'hésite pas Sarah, et merci pour le baume !*

Aube fraîche. En descendant de la mezzanine, je prends conscience de la raideur de mes lombaires, je redoute de me trouver coincée. La lumière qui baigne mon appartement a changé depuis que j'ai emménagé. 4 mois déjà. Le soleil, dans sa trajectoire effrénée, est plus haut désormais. L'hiver est bien passé et le printemps s'installe. Comme le cycle des saisons m'apaise, comme il me reconforte ! Le temps s'écoule, inexorablement, assurant à chaque saison, à chaque épreuve, sa prochaine. Le silence de cet appartement séculaire aux murs épais, m'invite à me réveiller en douceur chaque matin.

Je rince mon visage et mes mains, bois un grand verre d'eau tiède, en verse un autre dans la casserole, saupoudre de petits flocons d'avoine, remue. Feu doux, très doux. Dans le large bol algérien, je découpe en petits morceaux une banane. Sur le tapis de laine, les genoux à la poitrine, pendant que gonfle les flocons, je bascule d'arrière en avant jusqu'à me trouver en équilibre sur mes deux pieds. Mes orteils comme mes chevilles craquent à chaque fois, à différents endroits. Les bras en avant, j'expulse l'air, l'inspire généreusement, et reprend la bascule, répétant l'exercice jusqu'à ce que les tensions qui entravent mon bassin disparaissent, jusqu'à ce que plus rien ne craque. Mon regard accompagne chaque roulade, entre mes mains tendues, au centre de l'ampli installé dans l'âtre de la haute cheminée. J'allume la radio. Accroupie dans ma baignoire, les jambes bien écartées, je

lave d'abord mon anus et mon sexe et mon anus, rince abondamment. Je savonne mon visage et mes pieds, que je ponce délicatement, puis lave au gant mon corps entier. Grande eau, malgré la pression faible qui laisse à désirer. Je m'habille, enroule mon bassin dans un foulard de laine que je glisse dans mon jean, éteins le feu, renverse sur ma banane le porridge, le parfume à la fleur d'oranger, nappes d'une cuillère de sirop d'agave et saupoudre de cannelle. La bouillie tiède glisse le long de ma gorge. Bonheur. J'entends la rue se réveiller, les marchands de la Place aux Herbes s'installer, la cloche sonne 8 heures. Je coiffe mes cheveux en une longue queue de cheval, à hauteur de l'ouverture de ma casquette. Je penche la tête et tresse mes cheveux bruns aux reflets roux en une natte épaisse. Face au miroir, ma solitude comblée. Ma casquette noire affiche en son centre les trois symboles brodés de fils blanc des *Reliques de la mort* *. L'occasion d'un clin d'oeil à mon nouveau travail et à la jeunesse, et celle de protéger mon visage du soleil, fraîchement tatoué d'un coeur sur ma pommette droite. Dans mon sac, une bouteille d'eau, *Les Frères Karamazov*** cahier et trousse, rouge à lèvres, tabac et portemonnaie, clés. J'achète bananes, carottes, oignons, avocats. Du pain, et même une bouteille d'huile d'olives bios. Je peux désormais acheter sans compter chaque centime, sans m'inquiéter de savoir si j'aurais assez pour finir la semaine. Seulement, je ne

* *Les Reliques de la mort* est le septième et dernier roman de la série littéraire consacrée au personnage de Harry Potter créée par J.K. Rowling (2007)

** *Les Frères Karamazov* est le dernier roman de Fiodor Dostoïevski, (1879-1880)

sais pas combien de temps ça va durer et quelque chose me dit que ça risque de ne pas faire long feu. Le serveur du vieux pont m'offre mon deuxième café. J'écris frénétiquement tout ce qui me passe par la tête, griffonnant sur mon cahier tout ce qui m'encombre, entravant par là-même l'avancement de l'écriture du livre, de mon journal d'artiste. Je déverse tout ce que je ne dirai pas mais qui me pèse tant et qu'il faut déposer. Je relate mille détails, mille faits, et autant de dialogues plus ou moins absurdes défilent sous mes doigts. Je me répète. BB, Nina, auxiliaire de vie, assistante de vie, accompagnante, aidante, BB. Je suis lasse d'observer que plus je lutte pour trouver une fenêtre sur le reste de ma vie, plus la question BB prend de place. Énergivore, chronophage, prise de tête. L'ombre est fraîche, j'ai froid. Excédée que mes pensées ne règlent rien, j'entre m'asseoir à l'intérieur, reprends *Les Frères Karamazov*.

Mais yes ! En voilà un dont l'effort démesuré n'aura pas laissé indifférente notre époque, quoi que. Fiodor m'enjoue et sa lecture me rassérène. En voilà un encore qui a tenu sa barque, envers et contre tout, malgré tout, et coûte que coûte. Écrire ou fuir. Fuir et écrire. Putains de trajectoires, de virages, de vies, mais pourvu qu'elles s'écrivent, se conçoivent, se traduisent. Toujours la même question, le même défi. Que faisons-nous de vivre ? Vivre. Nous. Faire. Quoi ? Et comment dire ? Comment dire quand il y a mille angles au même visage, mille visages à la même vie, mille vies en un regard ? Comment dire sinon en concentrant toute son encre, toute son énergie au défi réaliste ? Comment écrire quand ça va si vite, si plein ? Comment rendre audible, le bruit d'un esprit, celui d'un souvenir, d'une époque, d'un crime, rendre palpables leurs fruits ? Comment dire l'espoir vain, infini, dont l'échos fou, file ?

Stroboscopie. Mille mots, mille pages, mille chapitres, mille visages. Mille personnages, mille trajectoires, mille tentatives, mille paragraphes, mille fois. Fiodor, Dieu, la religion et la foi, incarnés face au vide, en mille autres vides. Fiodor, Dieu, la religion et la foi, incarnés face au plein, en mille autres pleins. Vertiges. Fiodor s'applique à nous rendre accessibles les mille palpitations, arrimé à sa plume acérée, contre vents et marées et contre son ennui. Les pulsations d'un coeur énorme, sensible en quête de sens, effrénée. Convulsions et conflits, épilepsie. Injustice, loyauté, libre arbitre, trahison, injustice, liberté, injustice, danger. Coupable. Dostoïevski complice. Libre arbitre. Du berceau à la tombe, Fiodor le tendre sourit, rit, s'éprend, s'inquiète, se questionne amplement. Contorsionniste, se défend, s'escrime, espère, appelle, prie, pense, écrit. Dostoïevski multiplie les convictions douteuses, les doutes convaincants. Justice. *Respect putain ! Peu cher, aussi.*

- Allô ?
- Bonsoir Sarah.
- Salut mon chou, tout va bien ?
- Je m'inquiète pour Musashi.
- Que se passe-t'il, Thierry ?
- Je pars demain pour Marseille et Musashi n'est pas revenu.
- Il est parti ?
- Oui. Non. Je ne sais pas.
- C'est à dire ?
- Sa femme l'a appelé et il est allé la rejoindre pour parler. Il était assez tard déjà. Il m'a dit *Je vais chez moi parler avec ma femme et je reviens*, mais il n'est pas rentré.
- Tu as essayé de l'appeler ?

- Oui mais il ne répond pas.
- Il a tes clés, c'est ça ?
- Oui.
- Ok. Et comment tu veux faire ? Tu penses lui laisser les clés pour les deux semaines à venir ou tu veux que je les récupère ?
- Je ne sais pas.
- C'est toi qui vois Thierry, mais dis-moi, sans quoi je ne peux rien faire. C'est toi qui décides, mais dis-moi.
- J'aimerais bien savoir ce qu'il fait, qu'il me rende mes clés s'il n'en n'a pas besoin, mais s'il n'a nulle part où aller, il peut rester chez moi, ce n'est pas un problème.
- Ok, je m'en occupe, t'inquiète.
- Merci.
- Prends soin de toi chéri et fais bon voyage !
- Merci.
- Et profite bien de Marseille ! Pour Musashi, je te tiens informé.
- Merci.
- Bisous. Et tiens-moi informée aussi !
- Oui, bisous.

Dès le lendemain matin, j'envoie un sms à Musashi, aucune réponse. Un autre message via Messenger, mais rien non plus. Je le prie d'entrer en contact avec moi au plus vite et de me tenir informée sur son choix, user de l'appartement de Thierry ou me rendre les clés. Dans la soirée encore, je tente de l'appeler, mais bien que le téléphone sonne, personne ne répond. Je me demande à quoi il joue et m'irrite d'observer qu'il ne lit même pas ses messages. J'insiste, *Thierry se fait du souci !*

Les jours passent. Je continue ma lecture des *Frères Karamazov* sur les terrasses du centre-ville, chaque matin. Mes soirées sont tristes.

- Allô ?
- Tu sais le gars qui vit sur la place là, le jeune, je lui ai écrit sur Facebook !
- Bonsoir BB.
- Pour voir pour qui il va voter aux élections.
- Bonsoir.
- Je voulais voir s'il répondait à mes messages.
- Bonjour BB.
- Ils sont vraiment en colère avec ses potes ! On a bien discuté en fait ! J'ai essayé de le convaincre de bien réfléchir avant de voter.
- BB, bonjour !
- Oui ! Mais il hésite grave ! Ils détestent Macron, je peux comprendre, mais de là à voter Front National !
- Oh BB !!!! Bon-soir !
- Bonsoir Sarah.
- ...
- Je suis contente parce qu'il ne s'est pas énervé. Il est resté très cool en fait. On a bien échangé.
- ...
- Allô ?
- Oui ?
- ...
- Sarah ?
- Oui ?
- Tu es là ?
- Oui, je suis là.

- Ça va ?
- Oui ça va, merci. Et toi, comment vas-tu ?
- Il m'a dit ...
- As-tu bien dormi BB ?
- Oui, je me suis réveillée à 11 heures ce matin, je suis restée dans mon lit pour prier, mais en ce moment je me rendors direct !
- C'est bien, c'est que tu en as besoin.
- C'était trop drôle, il...
- Est-ce que tu as mangé BB, aujourd'hui ?
- Attends, je te racon...
- BB, est-ce que tu as mangé aujourd'hui ?
- Non pas encore ! Je n'ai pas le temps, là, je prépare mes habits pour demain ! Il m'a fait trop rire...
- BB, c'est important de manger avec la chimio, et ça fait quand même plus de 12 heures que tu es réveillée là !
- Oui, je sais Sarah ! Merci ! Mais je n'ai pas le temps, je te dis !
- Tu as réussi à boire plus d'eau ?
- Non, je n'y arrive pas ! C'est comme ça depuis que je suis petite, je te l'ai déjà dit ! Je n'aime pas l'eau, ça ne passe pas !
- C'est vraiment important BB...
- Oui mais je vais manger d'abord !
- Et tu vas manger quoi ?
- Et puis le soir, je bois ma tisane !
- C'est bien BB, mais c'est tout au long de la journée qu'il faut t'hydrater, même un tout petit peu, par mini gorgées, comme un oiseau BB, comme un oiseau.
- Oui mais...

- Prends les biberons s'il le faut, il n'y a pas de honte à avoir ! Mais il faut trouver une solution, sinon ils vont te mettre sous perfusion.
 - Oh non, pas la perfusion ! C'est hors de question !
 - Ok, mais il va falloir faire un effort alors.
 - Pas la perfusion ! Ah non ! Pas la perfusion !
 - C'est toi qui vois BB. Boire de l'eau c'est vraiment hyper important, surtout avec le traitement, pour rincer ton corps et t'hydrater. Comme un oiseau BB, comme un oiseau...
 - Oui-oui, et sinon, tu as eu des nouvelles de Pierre-Henri ?
 - Je vais te laisser BB, je suis fatiguée, bonne nuit !
 - Bonne nuit.
-
- Allô, Lucile ? Excuse-moi de te déranger.
 - Oh mais tu ne me déranges pas Sarah, ça va ?
 - Pas vraiment, je n'en peux plus.
 - Ah !
 - Je n'y arrive plus. Je ne sers à rien. Ça ne passe pas.
 - Dis-lui !
 - Je n'y arrive pas non plus. Elle est si seule...
 - Nan mais Sarah, on n'est jamais seul ! Elle trouvera toujours quelqu'un.
 - Tu crois ?
 - J'en suis sûre. Il faut que tu lui dises ce qui ne va pas Sarah, parce que là, ça ne va pas du tout le faire ! Tu vas t'user !
 - Tu crois ?
 - Oh que oui !
 - Mais ce n'est pas la maladie qui me pèse...
 - Je sais, j'ai bien compris ! En fait, je la connais très bien BB, et je ne vois pas comment ça pourrait marcher entre vous.

- Ah bon ?!
- Oh oui ! Et je peux te dire qu'avec toi, ça ne va pas du tout le faire !
- Oui mais elle est si seule, je devrais peut-être lui assurer quelqu'un pour prendre la relève ?
- On est tous seuls, mais on n'est jamais seul vraiment et tu le sais très bien ! Elle trouvera toujours quelqu'un pour partager sa solitude, ne t'inquiète pas ! Tu vas t'user si tu continues comme ça !
- ...
- Demain, ça te dit d'aller à l'ancien Musée de Peinture ? Les bibliothèques de Grenoble vendent leurs anciens bouquins à des prix modiques.
- Oh oui !
- Je t'appelle quand je suis prête alors ?
- Oui ! Descends me chercher !
- Ok !
- Bisous !
- Bisous !

Sortir avec Lucile ? Mais yes ! Je suis touchée que Lucile me propose une sortie. Je suis émue même, c'est si rare qu'on me propose de faire un tour, de visiter un lieu, de flâner ensemble. Mais yo ! Seulement, me risquer au jeu de la rencontre m'excite autant qu'il m'inquiète. Lucile est-elle gentille ? Lucile est-elle vraie ? Lucile est-elle honnête ? Et puis Lucile est-elle intéressée à me rencontrer moi personnellement, ou y a-t'il un enjeu professionnel ? Lucile est-elle libre, libérée du format type des rencontres-pédigrées où chacun présente son parcours, sa légende, son étiquette et sa surface de contact ? Je me suis, ces dernières années, tant impliquée et ouverte à l'expérimentation de la rencontre à

Acoeur, j'ai tant accueilli de personnes, tant présenté et représenté d'artistes, de projets et de problématiques, que l'année écoulée depuis la fin de l'aventure, les leçons tirées, et l'indépendance de mes enfants devenus adultes, avec le repli vital qui s'est imposé, me laissent espérer qu'un nouveau type de rencontres moins périlleux et plus tranquille est possible. Mois après mois, mon désir, comme le courage nécessaire à l'exercice, se sont densifiés. Mes espoirs affectifs aussi. Rencontrer à nouveau, autrement, enfin.

Dostoïevski me fatigue ce matin. Ni le café ni ma lecture matinale ne parviennent à égayer mon corps appesanti, à me sortir de ma culpabilité, aussi épaisse que le ciel. Les discussions de comptoir sur les élections en cours me laissent de marbre. Le dimanche est humide, gris, maussade, idéal pour une sortie à l'ancien Musée de Peinture.

Lucile sonne. Je la suis. C'est la première fois que je marche avec elle. Nous apparaissions et disparaissions ensemble. Je suis émue. Sa présence me reconforte mais son silence m'angoisse.

- Je crois qu'il va falloir que je trouve un nouveau travail. J'aimerais tellement écrire et être payée pour.
- Tu pourrais faire pigiste.
- Pigiste ?
- Pigiste, c'est un journaliste qui travaille « à la pige ». Il est payé à l'article, au reportage, à la page.
- Mais pour qui ?
- Je ne sais pas moi, pour le *Dauphiné* ?

Le *Dauphiné* ?! J'ai du mal à croire que Lucile soit sérieuse. Peut-être est-ce de l'humour, peut-être est-elle fatiguée elle aussi, ou peut-être me teste-t'elle ?

Nous pénétrons l'ancien Musée, celui-là même que j'ai tant visité enfant. Mes premiers originaux, mes premiers émois picturaux. Mes premières momies, égyptiennes, fameuses, millénaires. La collection de Peinture, permanente, si bien que je la reconnais entre mille.

Nous nous séparons dès l'entrée. Je salue plusieurs personnes connues et m'arrête discuter avec François un bon moment. Accroupie face à son fauteuil roulant, je tiens sa main. Il me raconte sa santé, son nouveau projet d'exposition, la gentillesse de ses jeunes voisins. J'ai massé plusieurs fois François sur le tapis épais de *Acoeur*. Comme il ne sent plus le bas de son corps, je décrivais ce que je faisais à chaque étape, *Je masse ta cuisse droite, face interne, dans un geste circulaire, de haut en bas, je descends, je remonte. Je suis sur ton genou droit...* François avait fait du yoga avant son AVC, avant de perdre l'usage de ses jambes. Je soulevais son corps avec une sangle pour poser son sacrum ou ses omoplates sur une brique de liège. *Respire François, laisse faire.* François respirait amplement, concentré. Je massais et étirais donc son corps entier pour des sessions de 3 heures, puis recouvrais son corps d'un drap, pour finir par le visage et la tête. J'aimais son visage à la sortie de la séance, rajeuni, détendu, comblé. En échange, il m'apportait du pain qu'il préparait lui-même. *Et toi, comment ça va ? Moi ça va, c'est un peu compliqué avec BB en ce moment, j'ai très mal au dos d'ailleurs, mais ça va passer, c'est le stress, trop de tensions.* Avant de le quitter, je note mon numéro dans son calepin,

puisqu'il a perdu son dernier téléphone. François est toujours heureux de me croiser, et toujours aussi agréable, souriant, loquace.

Je pénètre la première salle, immense pièce, si haute que les visiteurs remarquent rarement son plafond. Lucile est loin déjà. Je me souviens de mon excitation, j'avais 5 ans, 6 ans, 7 ans, 8 ans, 9 ans, nous nous ruions gaiement en pénétrant le musée par la droite avec ma jumelle. Aujourd'hui nous sommes entrées par la gauche et seules 3 pièces du rez-de-chaussée sont accessibles. Aucun goût dans l'agencement des tables, des livres, des écriteaux. Sans les peintures, c'est un tout autre lieu que je reconnais à peine. Si je n'étais pas certaine que ce soit ici que je venais enfant, je ne saurais pas que je suis dans ce lieu familier. Plus aucun cadre, plus aucun paysage, plus aucune illusion ne troue ses murs.

J'avance. Silence des visiteurs penchés sur les tables à livres, murmures. Je me souviens. Je me souviens de l'émoi répété de ma jumelle dans la salle dédiée aux tragédies de la peste. Corps mourants sur les escaliers d'un temple, corps morts sublimés sur le pavé, corps souffrants, subitement fauchés dans leur jeunesse, dans toute leur beauté, dans la fleur de l'âge, dans la vieillesse. Une toile retenait l'attention de ma jumelle, à chaque visite. Comment oublier sa fascination et ses larmes face à cette toile immense, verticale, représentant une enfant morte de la peste au premier plan ? L'enfant allongée au bas de la toile géante, tout en bas, à hauteur de notre visage d'enfant, la bouleversait. Le visage de l'enfant décédée, éclairé par une bougie, sa peau d'opale, translucide, livide. Son oeil éteint, légèrement entrouvert, qui ne regarde plus, inquiétait ma soeur qui attendait désespérément qu'il cligne, tourne sur lui-même, s'émeuve enfin. Mais l'enfant

était morte, ainsi ressemblait la mort. J'étais fascinée par le contraste saisissant du visage de la mère agenouillée, éclairé par la même flamme, mais bien vivant, lui. Ma soeur croyait donc à la réalité de la scène et voyait se jouer le drame infiniment. Pour elle, c'était vrai. Vrai et triste, déchirant, insupportable à l'infini. Ma mère et moi venions la rassurer, lui rappeler qu'il s'agissait d'une peinture, que ce n'était qu'une image, mais rien n'y faisait. À chaque visite, ma soeur était en proie à la même attraction morbide, aux mêmes larmes, à la même intensité.

Le Musée regorgeait de morts. Tableaux de peintres morts, corps morts peints, corps morts momifiés, et bientôt, corps morts empaillés et corps morts habillés par Annette Messager. À 8 ans, c'est ici que je découvrais stupéfaite les sexes de l'artiste, ses ventres et ses morts. Ses petits oiseaux empaillés, disposés en vitrines, pour lesquels elle avait tricoté bonnets, écharpes, moufles et chaussons de laine colorée. Choc. Mille questions informulables tourmentaient mon esprit. Transgression. Je réclamais à ma mère d'y retourner encore et encore. Elle acceptait, amusée de l'effet de sidération provoqué à chaque visite. J'enviais l'audace puérile de l'artiste. Anette Messager se jouait de la mort ! Jouets morbides, cadavres transfigurés, ambiguïté, humour et poésie. Invitation grandiose pour l'enfant que j'étais à mesurer combien un travail artistique, une artiste, peut inviter les visiteurs au dialogue, les troubler, provoquer toute une palette de réactions, exciter leur dégoût, leur mépris ou leur curiosité. Séduire, *emmener quelque part*, ailleurs et autrement que ce que je connaissais jusqu'alors. Provoquer. Annette partageait un secret et creusait sans tabou ma sensibilité.

Je m'arrête au centre la pièce principale, à la table « Contes », choisis une sélection d'ouvrages bilingues à offrir. Contes Malgaches pour mon pote bassiste, contes créoles pour ma fille, contes Camerounais pour un autre pote et enfin, contes Tunisiens pour le Zlass. Pour moi, un ouvrage universitaire étonnant dédié aux proverbes du Sud Liban, datant des années 70. Lucile m'appelle et me rejoint. Nous rions de la qualité douteuse de certains ouvrages et nous séparons encore. Au stand « Arts », un désir soudain de réaliser un autoportrait-collage pour Aurélien Barrau me saisit. J'empile plusieurs livres d'images : l'origine de la vie et de l'univers, l'Egypte des pharaons, un ouvrage de cuisine, un autre sur les rites africains. Je choisis des livres à belles images, de jolies reproductions. Avec ma pile bien lourde, je rejoins Lucile à la caisse.

- Nan mais je n'en reviens pas que tu aies osé aborder Aurélien Barrau !
- Ha ha ! Vraiment ?
- Oui, il m'impressionne tellement ! Je le croise hyper souvent et depuis des années, mais je n'oserais jamais aller lui parler !
- Mais pourquoi ? C'est vrai qu'il est très grand, mais il est tout à fait abordable.
- Oh non, il m'impressionne trop ! Je ne saurais pas quoi lui dire.
- Tu pourrais lui dire combien il t'impressionne ?
- Oh non ! Ha ha ha !
- Ça te dit qu'on se pose sur un banc de la place, fumer une clope ?
- Ok, mais je bois une bière, parce que moi, je suis alcoolique !

Sa façon si directe, qui ne s'encombre pas et ne m'encombre pas non plus de faux semblants, me plaît. J'avais bien préjugé de l'évidente addiction de Lucile. C'est bien plus confortable de se rencontrer franchement. Et puisque la cannette est juste décapsulée, je profite du quart d'heure annoncé pour déverser les questions qui me taraudent, mes doutes, mon sentiment d'échec, mon coeur inquiet. De la difficulté des relations humaines et sociales, du complexe BB, de mon avenir, de l'insupportable perspective d'avoir encore à me battre pour survivre, encore et toujours. De mes espoirs professionnels, de la turgescence de ma posture critique au handicap moral, du paradoxe de ma liberté et celui de ma lucidité... Moi dans toute la splendeur de mon coeur triste et fatigué par les épreuves en cours, mon impuissance et ma persévérance aussi. Lucile sort une deuxième bière de son sac, et moi une autre clope. 15 minutes encore, 10 peut-être dont je profite pour répondre à une question sur la peinture. Je m'arrête subitement, *Je te racontes l'anecdote ou ça te saoule ? Non-non, vas-y !*

- Le premier été à Acoeur, j'ai répondu à la demande d'un père qui voulait un portrait de sa fille de 10 ans. Il m'assurait que l'enfant était aussi calme qu'attentive, et très intelligente pour son âge. Je lui demandais de mettre l'enfant en conditions aussi sérieusement que possible, en amont de la rencontre, *Tu vas faire une expérience rare, rencontrer une artiste très spéciale et te prêter au jeu du portrait. Tu seras son modèle. Elle fera ton portrait. Il s'agira de rester tranquille et silencieuse. Son atelier est très confortable et elle est très gentille.* Je redoutais tant de peindre l'enfant que j'avais mis Acoeur au carré, comme je l'aurais fait pour accueillir une personnalité à laquelle

j'aurais voué un culte. J'avais étiré mon corps 30 minutes, prié la vie qu'elle m'accorde la disponibilité, l'intuition, la grâce, le talent. J'invoquais le génie du temps, celui du bon tempo, du rythme, de la mesure. Je priais la vie de m'accorder la chance d'être fluide, souple, ferme, audacieuse. Enfin, je remerciais la vie de nous accorder la paix, que personne ne vienne nous déranger, condition indispensable à une concentration aveugle, pour peindre avec le coeur.

- Mais tu avais peur de quoi ?!
- De tout ! J'avais peur de la décevoir ou de l'ennuyer, et de la blesser aussi.
- Mais pourquoi ?
- Nombre de mes portraits ont blessé leur modèle, au point qu'ils pleurent, ou se trouvent vexés. Je propose souvent de me laisser la toile en exposition quelques mois, pour leur laisser le temps de digérer, sans quoi nombre d'entre eux auraient mis la toile au feu, à la cave ou au grenier, sitôt récupérée ! C'est pareil pour mes autoportraits d'ailleurs, je mets moi-même un certain temps à les digérer, à voir autre chose que ce qui m'insupporte...
- Continue ton histoire !
- J'avais donc surtout très peur de me censurer ! Il n'y a rien de plus inconfortable que de peindre quelqu'un en s'obstinant à ne surtout pas le blesser. Bref, ils arrivent, je les accueille chaleureusement. Je serre la main de l'enfant, professionnelle. Lui propose un sirop et l'invite à s'installer sur le beau canapé. *Je te pose un coussin là et une petite couverture ici, surtout n'hésite pas à te caler. Ce qui importe avant tout, c'est que tu sois confortablement installée. D'accord !* Je propose à son père de feuilleter un livre dans le salon-cuisine-carterie à l'arrière de l'atelier, en compagnie de Thierry Lombard, lombardisant de tout son

coeur au-dessus d'un de ses dessins. Je rappelle alors à tous d'une voix calme et claire qu'il est question de faire silence désormais, et ce, jusqu'à que le portrait soit fini. Seule *Fip* joue sa musique. Je m'installe au chevalet, attentive à nos respirations. Je regarde l'enfant, installée dos à la vitrine. On se sourit. Mon regard s'élargi, comme si je voulais tout voir. Elle, et tout autour d'elle. Je saisis les premières couleurs qui me viennent, dispose de grosses noix de peinture sur ma palette, essore un pinceau-brosse au manche long. Je ne sais pas du tout ce que je vais faire, mais mes mains le savent. Notre silence est total. Je plonge. Mes mains transcrivent ce que mes yeux absorbent, dans une langue sans mots. J'ai le sentiment d'être aveugle, de caresser du bout des doigts de mes yeux le visage de l'enfant. J'avance sur la toile de ma canne-pinceau. J'écoute. J'écoute tout. J'écoute ce qui se joue entre l'enfant et moi. J'écoute ce qui se joue entre mon regard et mes mains, entre mes mains et la toile. Je sens, je ressens. Mon coeur bat fort. Je peins sans regarder la toile, sans reculer, sans mise au point, sans m'arrêter. C'est comme quand la musique transporte si fort qu'aucun jugement n'est porté sur le corps, libre de ses mouvements. Je danse du pinceau, du regard, de la main. La focale de mon oeil fluctue, large, fine, précise, floue. Je laisse faire. Putain, j'y suis, je laisse faire, et je jouis ! Et alors que ce joue le portrait, que mon regard se dilate, je suis subjuguée par la concentration de l'enfant, son sérieux, son calme olympien, sa confiance. Je sens toute sa concentration, son respect. Mes gestes sont sûrs, rapides, incisifs, mûrs. Je jouis putain, je jouis grave ! Elle parcourt du regard le mur qui lui fait face, les objets, tableaux, images, sans bouger. Nos regards se creusent, s'approfondissent et se croisent. Sourires. C'est si beau

cette confiance putain, c'est si frais. Je m'émeus. Je m'émeus de tout, de ce cadeau que lui fait son père, de la chance d'avoir un père aussi, du sérieux avec lequel je m'applique à célébrer le premier portrait de sa vie. De la tendresse de nos silences à tous. Je sens tout l'atelier, la profondeur et les reliefs de notre concentration. Extase. J'entends les caresses vives du pinceau sur la toile. J'accueille, je réponds spontanément. Pour le fond, je choisis le *bleu Acoeur*, un cobalt moyen et un turquoise. C'est exotique, chaud et franc. Puis vient l'instant magique de la clarté de sa peau d'enfant, de cette lumière qui semble venir de sous sa peau. Je pense à Van Gogh. Il a dit quelque chose sur ce moment précis, sur l'audace de peindre l'intelligence d'un front. J'y suis presque. Je me lève, passe dans la cuisine rafraîchir mes joues brûlantes, mes poignets sous l'eau fraîche. Je me rassois, et pourtant je m'élève, aussi vite que le ferait un aigle. Mon regard sur son visage pointe un détail, mon acuité est maximale, le temps s'arrête et je m'élançe. Mon pinceau pique, et paf sur la joue ! Je remonte, je plane encore quelques secondes, je cible et je re-pique, et re paf au coin de l'oeil ! Je recule mon siège de la toile. *Ça y est !* À ces mots, le père arrive sur le champ. Je propose à l'enfant d'être la première à découvrir le tableau. J'ai le trac, je redoute son regard, impossible de pressentir sa réaction, je croise les doigts. *Oh wow !* fait elle éblouie, ses yeux écarquillés, la bouche grande ouverte. Je n'en reviens pas ! Un sourire béat lui fend le visage ! Elle aime ! Elle se reconnaît ! Je ressens son émotion si fort que les larmes me montent, j'ai 10 ans aussi. Je lui propose de prendre ma place face au tableau. Elle fait silence, scrute sa surface.

- Mais tu pleures ? Regarde, tu pleures !

- Ah oui (j'essuie une larme). C'était fou Lucile, c'était sans fin !
- Je vois ça !
- Le père ne voyait toujours pas la toile, mais observait son effet sur le visage de sa fille. C'était le délire. Elle émue face au portrait, moi émue dedans, au paradis, lui ému de voir sa fille émue et moi émue de l'émotion du père face à celle de sa fille. Et puis elle l'a rejoint. Il pose la main sur son épaule, ils sont côte à côte. Elle lève la tête vers lui, il lui demande, *Ça te plaît ?* Elle répond, *Oui !* Elle est fière, elle a réussi. Je suis aux anges ! Mais alors que je m'apprête à tourner le chevalet dans leur direction, je me rends compte brusquement que les couleurs choisies pour le fond de la toile, derrière le visage plein de l'enfant, ce bleu cobalt et ce turquoise, sont exactement de la couleur du tee-shirt et de la chemise que porte son père. Exactement ! Je prends une putain de claque ! Il est là, celui qu'elle aime comme aucun autre, à l'arrière-plan, celui qui l'aime comme aucune autre ! Je suis si émue que je presse mes paupières inférieures du bout des doigts pour retenir mes sanglots. Je souris, je ris, je répète *c'est fou !* Ils hallucinent aussi, une intense émotion nous lie.
- Trop bien ! Et tu peins souvent ?
- Pas depuis que le projet *Acoeur* est fini. Je n'ai pas mis un coup de pinceau depuis 8 mois.
- Mais pourquoi ?
- Je vois trop de choses, trop de détails et trop dedans pour peindre vraiment.
- Et ça te manque ?
- Pas encore.
- Tu pourrais peut-être faire une prière ?
- Je crois qu'aucune prière ne fonctionne sans désir.

Aussitôt la bière finie, Lucile se lève. Nous rejoignons les rues piétonnes. Mes bras sont pleins de livres et mon dos me lance. Mais je me sens mieux, je me suis soulagée d'une lourde larme, et le souvenir de l'intensité de l'expérience picturale me rappelle que rien n'est fini, que je ne suis pas seule, que c'est bien vrai tout ça. J'existe encore, je bats au fond de mon coeur, fort. Une pluie fine nous accompagne. Au moment où nous quittons la place Sainte Claire, Lucile s'arrête brusquement, *Je vais visiter un ami hospitalisé au CHU ! Ah Bon ?! Ok. Oui ! Merci Lucile et bonne visite alors ! Ciao ! Et courage aussi !* À ma grande surprise Lucile ne rejoint pas l'arrêt de tram situé à 5 mètres derrière nous. Je suis involontairement intriguée, mesurant malgré moi la cohérence de son propos aux faits énoncés. Elle pourrait tout aussi bien pu continuer jusqu'au bout de la rue dans laquelle nous nous sommes engagées, sans changer de direction, mais elle prend à droite. Pourquoi ? Fuck. C'est toujours pareil pour moi avec les alcooliques : soupçons, intrigues, questions à la pelle, gouffre de doutes. Pour remplir son sac à bière à la supérette avant de prendre le tram peut-être ? Mon radar à mythos s'emballe et je cherche malgré moi à comprendre autre chose que ce qui m'est dit. De plus, je m'en veux, persuadée que je me trompe quelque part, que je fais fausse route. Personne ne m'a jamais fait plus douter de mon jugement que l'alcoolique.

Mes parents et leur famille ne buvaient pas. Je ne bois pas non plus. Le personnage de l'alcoolique est donc certainement le plus étranger à ma culture, le plus exclu aussi. C'est certainement pour cette raison que l'alcoolique me fascine autant, autant qu'il m'effraye. Je ne me reconnais pas

en lui, en elle. Il y a quelque part un impossible contact que je cherche malgré tout et malgré moi.

Les amours les plus intenses de ma vie se sont jouées avec des alcooliques. Danger de mort pour moi. Je perds confiance, je doute de tout, jusqu'au langage. Je perds l'instinct, l'intuition, l'équilibre. Vertige face à la perspective d'une impossible relation pourtant bien en relation. Non-sens. Impossible dialogue, impossible rencontre, impossible contact, malgré le dialogue, la rencontre et le contact. Torpeur face à l'énigme totale. Comme une mise en abîme, face à un jeu de miroirs déformants, dans une salle éclairée au stroboscope. Je suis bien incapable de dire où se situe l'autre, par rapport à moi. Je perds toute notion de l'espace. Tous mes repères éclatent. Nous ne sommes plus deux, mais démultipliés à l'infini. Nous ne sommes plus autres, nos différences s'effacent, je ne suis plus que questions, vertiges, nausées, miroirs. Il se joue une fusion, un énorme mensonge : nous sommes une même surface.

Marguerite Duras disait qu'on boit pour oublier. Mais pour oublier quoi ? Pour oublier qu'on oublie tout quelque part, ou pour oublier qu'on n'oublie rien non plus ?

La mémoire c'est ce que j'ai de plus précieux. Pour rien au monde je ne me risquerais à la perdre, à la détériorer volontairement. La mémoire comme le temps. Ma mémoire et mon temps, puisque c'est bien ce qui prend le plus de place chez moi, puisque c'est dans cet espace que je m'épanouis, puisque je vais bien mourir aussi. Je l'écoute, l'accueille, la considère, l'agence, l'aménage, j'en prends soin. Et puisque c'est ce qui me handicape tant malgré moi, ma mémoire, je la prends à bras le corps, avec moi.

La mémoire peut être à la fois un poison mortel et l'antidote de vie. Tout ce que je fais dans ma vie, chaque pas, chaque geste, chaque effort, tout ce que je ressens, chaque plaisir, chaque angoisse, chaque désir, tout ce que je pense, j'ose, je risque est motivé par la mémoire et dirigé vers la mémoire. Je ne fais rien d'autre que *faire mémoire*. Dans la spontanéité d'un portrait, dans l'instant musical, dans l'écriture. Je donne corps à cette mémoire, je tisse et métisse différents âges, différents de mes âges, je rejoue et nourris, je conjugue. Je suis auxiliaire de mémoire. Perpétrer, cultiver, cristalliser, transformer, sublimer, générer, partager, stimuler, apaiser, contredire, affirmer, habiller, déshabiller, articuler ma mémoire, mes mémoires, la mémoire. J'appréhende sa plasticité. Autant je peux être dans un rapport spontané, improvisé, *Live*, effusif, autant je peux être d'une patience extrême, tissant, assemblant, sondant strate après strate, passionnément. C'est ma matière première, mon outil premier, et ma seule liberté. C'est ce que je trouve de plus beau dans la vie et c'est aussi ce que je nomme amour. C'est ce que je tisse au présent avec un plaisir fou chaque jour. C'est une palette aux nuances infimes, infinies. C'est un morceau de musique, une même mélodie, jouée toute une vie, pour mille vies et depuis mille autres vies. C'est ce lien fou, cette résonance, cet effort démesuré, pour faire lien. C'est cette récompense inouïe alors, cette joie intense d'être en lien et liée, sans étouffer, sans noeud coulant. C'est un tissage souple, élastique, vivant, solide. C'est cette douleur permanente aussi, ce dialogue sans fin et toujours au présent, ce jeu possible, cette marge. C'est mon corps de femme.

Survivre à ma mémoire a souvent représenté un défi de taille tant ma mémoire est vive, puissante, physique, primaire et

traumatique. J'aurai créé mille outils, déployées mille stratégies pour arrondir, digérer, transfigurer, donner corps à ma mémoire, vers d'autres trajectoires putain ! Aucune liberté de trajectoire sans mémoire ! Aucune liberté. Quand j'accompagne quelqu'un dans une épreuve d'ailleurs, c'est sa mémoire que j'accompagne ! C'est cette opportunité que je lui offre, celle de faire mémoire autrement.

Quand je doute de la trajectoire à prendre ou à éviter, je m'imagine très âgée, arrière-grand-mère, raconter à mes arrière-petits-enfants attentifs l'histoire de cette épreuve et ce que j'ai alors choisi de faire, *Je suis alors partie vivre en Afrique, sauver ma vie, à 16 ans, plutôt que de devenir une junkie, pour vivre mes rêves, ou, je ne suis donc pas restée avec cet homme, ni celui-ci non plus, ni celui-là même, parce que je croyais dur comme fer qu'il existait autre chose, et que l'amour ne s'épanouit pas sans place pour soi, sans confiance ou sans bras.* Cette arrière-grand-mère que je convoque régulièrement m'a toujours permis de trouver le courage de la liberté et l'audace de m'y aventurer en confiance. Impossible donc pour moi d'accompagner l'alcoolique, le toxico, le junky ou celui ou celle qui se refuserait à dialoguer avec sa mémoire. Je veux dire, ceux qui radotent, qui ne rejouent jamais leur mémoire autrement qu'en boucle ou qui veulent oublier. Danger pour eux aussi que d'entrer en relation avec moi avec l'espoir que je cautionne leur posture, que j'accompagne leur désastre, puisque je ne cesse d'aviver, et de raviver, d'allumer et de rallumer intensément, de huiler et re-huiler les mécaniques, le phénomène, de leur mémoire.

La mémoire permet la mesure. C'est la règle du jeu de ma vie. Comme au handball, elle se joue en accélérations, ralentis,

suspensions. Conscience de soi, travail d'équipe, en lien. Passes, dribbles, tirs, rebonds. Violences rythmiques, souplesse rythmique, polyrythmies. Ralenti fous, anticipations, observation, stratégie, fulgurances et plaisir. J'avais joué une année dans un club à Nancy, à 11 ans. Ma soeur jumelle assurait la défense, Julia ma cousine était pivot je crois, j'étais attaquante, m'envolais dans les airs. Je faisais bim et bam d'extase en extases. Nous étions si complices ! J'étais en joie comme jamais ! Il existait bien des espaces, des terrains, des territoires où conjuguer l'ensemble au singulier. Mouvements collectifs en vagues aussi rapides qu'haletantes, breaks, longueurs et brièvetés, chorégraphies si floues puis tout à coup précises, se précisant, où nos instincts, nos sens, notre intuition, nos habitudes, nos fulgurances, nos constructions, en un dialogue sans mots, en improvisations, jouaient un rythme puissant et plein. Faire corps bordel, ensemble ! Et jouir alors, tout à coup et pour un bon moment, pour une seconde dilatée à l'extrême, d'une solitude exquise, de cet élan, de cette suspension dans les airs, de faire corps seule, tout à coup. Bam ! Et c'était reparti ! Horde de cordes sensibles.

Plusieurs journées grises et froides, sans fin. J'ai dû rallumer le chauffage. Il ne s'est pas passé grand-chose, sinon Dostoïevski qui file, qui tient la route, coûte que coûte. J'évite tant que possible de tendre l'oreille aux pseudo-commentaires de comptoir sur le dernier débat politique télévisé, que j'ignore tant que faire se peut, tant ça me gave. Je préfère de loin les propos lapidaires du Zlass *Qu'ils aillent tous se faire enculer !*

Cet après-midi, j'accompagne BB faire les courses. Il faut bien qu'elle mange ! Il fait beau, mais je souffre de maux de

ventre aigus. L'idée même de rejoindre BB me stresse au plus haut point. Mon souffle est court. Le premier contact, sur le trottoir de la rue est doux, apaisant, tendre et me réjouit. Mais alors que nous nous mettons à marcher, mon irritation reprend, et mes spasmes intestinaux avec, puisque BB m'impose régulièrement de m'arrêter en marche, pour s'assurer qu'elle a bien toute mon attention, que j'écoute bien attentivement ses histoires sur les drogués, les punks, les polonais, les alcooliques, les violents, les pourris, les égoïstes, la rue, les embrouilles, bref, tout ce que je fuis comme la peste. Quand elle ne s'arrête pas tous les 10 mètres pour me rythmer le cerveau, elle me tape l'avant-bras toutes les 2 minutes, avec la même intention, me soumettre à son rythme. Intérieurement, je rapetisse et prends mon mal en patience. Je me renferme, et alors qu'elle s'aperçoit que je commente à peine, la voilà qui s'inquiète, *Tu as l'air bizarre Sarah, ça va ? J'ai dit quelque chose qui t'a blessée ? Tu ne dis rien, qu'est-ce qui se passe ?* Nous y voilà. *Écoute BB, les punks défoncés, la rue et les drogues, j'ai donné tu vois. C'est bon, je connais. J'y suis passée entre 14 et 16 ans, et comment te dire, ça ne m'intéresse pas, mais alors pas du tout, ça me gave. Ton admiration pour ce type de trajectoires me donne le vertige, la nausée. J'ai passé ma vie ailleurs, j'ai choisi de vivre autrement, j'ai construit autre chose, et entendre ce genre d'histoires me fatigue, quand ça ne me replonge pas dans mes pires cauchemars et certains de mes traumatismes. Ah, bon, ok, je ne savais pas. Mais tu sais, je ne suis plus aussi admirative qu'avant ! Tant mieux BB ! J'ai mal au ventre, on pourrait faire silence aussi.*

Alors que nous devons nous rendre au Monoprix de la Caserne de Bonne, elle tourne à gauche subitement. Rien à

foutre ni de la proposition initiale, ni de mon mal de ventre. Quant à me renseigner sur son désir de changer de plan ou de trajectoire, idem. Aller faire les boutiques à Championnet, c'est hors de question. Une fois et seulement, une fois je l'ai accompagnée shopper dans le quartier Championnet, de boutiques en boutiques, d'objets en objets, de noeuds pour cheveux en étuis de tissus brodés, de magasin de fringues hyper chères en boutique d'objets kitchs, pseudo-décoratifs et carrément inutiles. Une torture, non seulement parce que dépenser tant d'argent pour si peu d'utilité et en si peu de temps m'ahurissait, mais aussi parce que j'avais l'impression d'être le caniche ou le Yorkshire à sa mémère, bourgeoise. Je comprends bien que c'est en tant que cliente qu'elle a pu ses dernières années entrer en relation le plus simplement du monde, le plus facilement, en toute sécurité. Tout le monde sait bien que *le client est roi*. Madame entre donc dans une boutique, *Bonjour ! Madame est reine, Madame brille de ses habits, parures, sacs à main de luxe. Madame s'épanche alors, s'étale, et depuis quelques semaines, Madame a même des cancers et un nouvel anus ventral. On laisse Madame parler, elle porte un délicieux accent allemand, montrer sa poche ventrale, verser une larme, puisqu'on sent qu'elle en a bien besoin. Peu importe qu'elle n'écoute pas, ne s'intéresse jamais à son interlocuteur, Madame finira bien par acheter quelque chose en retour, patience. On lui souhaite du courage et une bonne fin de journée. Il en va de même avec ceux et celles qui font la manche. Madame laissera bien une pièce, un billet, on attend. Devant Monoprix, je tiens ma parole, *Je ne ferai pas le caniche aujourd'hui, je t'attends dehors cette fois, sur le banc là-bas. Tu peux prendre mon caddie à roulette, je l'ai emmené spécialement pour toi. Oh non, non, non, il ne va pas du tout avec ma tenue ! Soit ! Madame est libre, et moi**

aussi ! Je profite de tout le temps que BB prend pour grignoter sur un banc mes biscuits et Fiodor me redore.

Quand BB me rejoint, ses mains sont vides, *Je vais me faire livrer ! Mais magnifique*, je n'aurai pas à lui monter ses courses ! *Ça s'est bien passé ? Oh oui, j'ai acheté pleins de trucs, c'était trop bien !* Mais alors que nous traversons le cours Jean Jaurès pour rejoindre le quartier, tout à coup elle s'écrie, *Merde ! J'ai complètement oublié d'acheter à manger !*

Jeudi matin, dans la salle d'attente de ma médecin traitante, je tombe sur un Géo des années 80. En couverture du magazine, le buste nu d'une jeune danseuse sénégalaise. Seins en transe. Impensable de nos jours. Je vois rarement ma médecin, mais cette année, entre mon frottis, les 3 vaccins anti covid et les longs bugs informatiques du logiciel de la sécurité sociale, j'ai eu le plaisir de profiter longuement de sa compagnie. Je l'aime beaucoup, elle est drôle dans son genre, tonique, accessible et directe.

- Madame Anton(e).
- Bonjour Docteur.
- Bonjour entrez. Alors, qu'est-ce qui vous amène ?
- J'ai mal aux ventres.
- C'est à dire ?
- Bas ventre, haut ventre et ventre profond.
- Qu'est-ce qui se passe ?
- J'accompagne une femme de 50 ans dans ses cancers. 6 cancers pour tout dire, dont le premier s'est généralisé au péritoine. Elle vient d'entrer en chimio de compétition.

- Ah, c'est du sérieux. Je suis désolée. Et quels sont vos symptômes ?
- J'alterne constipation, diarrhée, puis tout va bien, et re-constipation, maux de ventres, diarrhées...
- Hahaha ! Mais vous somatisez les effets secondaires de la chimio on dirait !
- Ah oui, mais bien sûr ! Je n'y avais pas pensé !
- Allongez-vous, je vais regarder.

Elle m'ausculte, tâte chacun de mes ventres, prend ma tension, écoute mon coeur et mes poumons, attentive. Elle s'assoie près de moi et me sourit.

- Bon, tout va bien, vous êtes effectivement constipée mais ça devrait passer. Vous dormez bien ?
- Pas vraiment non, mais ça va, je dors. Je suis en conflit moral, je culpabilise, l'accompagnement est difficile, je sens bien que je n'y arrive pas et ça me désole.
- Que se passe-t'il ?
- BB mange très peu, et ce depuis plus de trente ans. Elle boit aussi très peu d'eau, quant à la marche quotidienne conseillée, ce n'est pas ça non plus. Depuis que la chimio a commencé, je ne vois pas à quoi je sers, sinon à cautionner son déni.
- C'est toujours très difficile pour les aidants.
- BB me rappelle étrangement Cancer-de-la-couille, qui s'allumait un gros joint au réveil sans rien avaler jusqu'à 13 heures et se plaignait de nausées, sans même se rendre compte de ce qu'il infligeait à son corps déjà bien éprouvé. Mais lui, j'avais réussi à le convaincre.
- Et comment ?

- J'avais posé comme condition non négociable, dès le premier jour de l'accompagnement qu'il boive au moins un verre d'eau en se levant, mange un yaourt et attende bien 15 minutes avant de fumer son bédo, sans quoi je ne viendrai plus. Et ça avait fonctionné ! Je lui préparais un milkshake ou un smoothie dans la journée et remplissais ses bouteilles d'eau. Il jouait le jeu. Mais avec BB, c'est vraiment n'importe quoi.
- Et comment va-t'il ?
- Et bien son cancer est passé de sa couille à sa cuisse, et cette année, de sa cuisse à sa fesse, puis de sa fesse à son mollet, et dernièrement, c'est le pied qui trinque ! Il tient le coup, et il m'en veut beaucoup je crois.
- De quoi ?
- D'avoir arrêté de l'accompagner.
- Que s'est-il passé ?
- Cancer-de-la-couille s'était mis à délirer et commençait ses phrases par *Le jour où on sera ensemble* ou *Quand on sera ensemble Sarah* ou *Si un jour on est ensemble*, alors que je récurais ses chiottes, passais le balai, cuisinai, ou quand je le massais...
- Vous le massiez où ?
- Sur le canapé.
- ...
- Je lui massais le mollet et le pied, pas la couille docteur, je vous rassure !
- Hahaha !
- Je l'avais très clairement mis en garde, *Jamais nous ne serons ensemble. Jamais*. J'allais jusqu'à prétexter que je préférais les femmes désormais. Je devais insister, *Je te demande d'arrêter parce que ça m'irrite au plus haut point. Si tu continues comme ça, je ne pourrai pas continuer moi,*

c'est clair ? Je comprends que tu te sentes seul, mais si ma présence te pèse, que ton désir te pèse, on arrête là, ok ? Il s'excusait, reconnaissait que c'était lourd dingue, qu'après tout ce que je venais d'endurer à *Acoeur* je ne méritais pas ça, mais la semaine suivante, il recommençait, comme si de rien était. Et puis un soir, il insiste pour que je reste accueillir ses amis venus le visiter. J'accepte. Et le voilà qui se met à parler de moi, comme d'une image ou d'un objet, et raconte la bouche en coeur que dans son grand malheur, il a quand même trouvé l'amour de sa vie. Putain l'horreur !

- C'est si grave pour vous d'accepter qu'il tombe amoureux de vous ?
- Amoureux mon cul ! Je lui ai posé un ultimatum, trois, plein, mais impossible, le mec n'entendait rien, continuant à prendre ses fantasmes pour la réalité. Je sursautais intérieurement à chaque fois, m'imaginai lui coller une grosse droite en pleine face et lui péter le nez. Bref, je n'ai pas supporté, je me suis catapultée.
- Hahaha, ces hommes !
- Je pensais naïvement qu'accompagner une femme serait plus simple. Je me réjouissais que le désir sexuel se joue différemment, mais quelle erreur ! C'est encore plus compliqué ! D'abord parce que je suis physiquement méga empathique de femme à femme, et aussi parce qu'elle est vraiment très difficile.
- C'est à dire ?
- Et bien c'est le genre de patiente de 50 ans qui touche le bras d'une infirmière noire du bout des doigts et demande, comme si de rien était, *Cette couleur, est-ce que ça part quand vous vous lavez ?*
- Oh non ! Et comment a réagi l'infirmière ?

- Je l'avais prévenue bien sûr, *BB a peur des femmes noires, vous comprenez...* Du coup, elle avait très gentiment pris la main de BB ce jour-là, pour la réconforter, l'encourager et lui témoigner de la réalité de sa sollicitude. Elle a levé un sourcil au ralenti, m'a regardé du coin de l'oeil. Je n'en revenais pas non plus, la honte !
- ...
- Et puis je pensais naïvement qu'être payée par sa mère m'assurerait d'être respectée, mais pas du tout ! BB croit que parce que sa mère me paye, je lui suis entièrement dévouée. Que je suis tout à coup devenue richissime aussi, et que j'accepterais tout et n'importe quoi pour quelques billets. Et ça, c'est vraiment mal me connaître !
- C'est bien souvent comme ça hélas.
- Oui, mais là, c'est vraiment du délire ! La première fois que sa mère me verse ma paye, BB me téléphone en panique et me dis, *Sarah, je voudrais être sûre qu'avec l'argent que te donne ma mère, tu n'achètes ni de la drogue, ni des armes !*
- Comment ?!
- Je lui réponds, *Dis donc BB, mais ça ne va pas bien la tête là ? D'abord je fais ce que je veux avec cet argent. Tu dirais quoi, toi, si ton patron te demandait de justifier ce que tu fais avec ta paye ? Ensuite, je ne vois pas comment je pourrais acheter des armes, aux vues de la paye en question !* Mais BB n'a jamais travaillé pour personne. Patron, paye et travail, elle ne sait pas ce que c'est en fait. Et là, elle me lance, implorante, *Oui mais je t'en prie Sarah, toutes les femmes que j'ai aidées sont direct allées s'acheter de la drogue !* J'étais carrément sidérée, mais je suis restée très calme, *Écoute BB, il y a un malentendu là ! C'est moi qui t'aide, pas toi, et ta mère me paye parce que je travaille !* Il a fallu que je la rappelle plusieurs fois à cette

réalité avant qu'elle n'entende. À ce moment-là, j'ai bêtement cru que si elle avait entendu raison une fois, elle pourrait toujours entendre, mais non, je dois tout recadrer et tout le temps, et ça me fatigue grave moralement.

- Je comprends. Vous êtes très impliquée.
- Oui et non. Je suis particulièrement affective, c'est clair, sincère aussi, naïve certes, mais je ne suis pas folle non plus. Si ça n'avance pas, j'arrête, comme avec Cancer-de-la-couille. Catapulto !
- Hahaha !
- Mais ça m'a laissé un goût amer. Ça m'a dégoûtée de me dire que même dans les pires épreuves...
- Sarah, vous savez bien qu'on ne change pas les gens ! Et la maladie non plus ne change pas les gens. Un couillon malade ou un couillon mourant reste un couillon, croyez-moi ! C'est terrible, mais c'est comme ça.
- Ouais.
- Faites bien attention de ne pas vous user, c'est déjà assez dur comme ça !
- Oui.
- Prenez soin de vous et mettez de la distance.
- Mais comment ? Je ne sais plus comment faire sinon me catapulter.
- Faites-vous belle.
- Me faire belle ?!
- Oui, ça met de la distance, un peu comme un uniforme.
- Vous trouvez que je ne suis pas assez soignée ?
- Si si, mais continuez ! Ne vous laissez surtout pas aller. Ça n'en vaut pas la peine. Pensez que vous enfileriez un uniforme quand vous vous maquillez, coiffez-vous spécialement pour l'occasion.
- ...

- Vous avez fait de votre mieux. Maintenant, soyez aussi ferme que possible, ne vous laissez pas faire ! Et si ça ne passe pas, je suis sûre que vous saurez quoi faire !
- Merci Docteur.
- Il n'y a pas de quoi. Courage !

Je me réjouis d'avoir autour de moi des personnes avec qui je peux parler librement de ce que je traverse. Rejoindre le Zlass au café, c'est le bonheur ! Son humour acerbe et noir m'explose au visage et je jouis aux éclats. Il me fait bien fou et il le sait. Didou, lui, en qualité d'éducateur spécialisé, me soutient beaucoup aussi à sa manière. Il est aguerri de toutes sortes de phénomènes et mécanismes psychologiques relationnels entre accompagnants et accompagnés. Il est clair, limpide, sans pitié. Je peux tout dire et tout exposer, tout partager, sans jamais me soucier de passer pour une connasse ou une idiote et trouver chez eux un véritable soutien, et tant d'affection aussi. À chaque fois que je les rejoins, je prends un putain de shoot d'amour, d'affection sincère et je ris bien sûr. Ce matin-là, face à mon stress et mon irritation, le Zlass me répète plusieurs fois qu'il faut que je me repose, et Didou qu'il faut que je m'impose à BB. Moi, je répète *Ça va, je me repose les gars !* et, *Non je ne vais pas m'imposer encore, je veux trouver un accord avec BB ou arrêter. Et puis je dois la jouer fine, j'attends donc que le mois prochain commence. Dès que j'aurais eu ma paye, alors j'imposerai comme condition non négociable d'avoir un emploi du temps précis et clair !* Mais Yes ! dit le Zlass, et Didou me demande la permission de m'embrasser sur la joue. Je dis oui. Je grandis, je le sens.

Ce matin, quelque chose de fou s'est produit. Réveillée aux aurores, mon porridge avalé, et alors que je descendais les escaliers mollement en me demandant encore si j'aurais un jour la joie de retomber amoureuse, quand la grille de l'entrée à la main la question résonnait, mon coeur s'est trouvé foudroyé d'amour, de beauté et d'extase, sans prévenir, sans appel. Coup de foudre. L'arbre de la place, dans sa grande splendeur, m'a tapé dans l'oeil et jusqu'au fond du ventre. Était-ce la lumière de l'aube, révélant comme jamais la nuance claire et les promesses de son jeune feuillage ou le contraste de son corps mat au gris luisant du pavé mouillé ? Mystère et bouffées d'amour soudaines. J'affectionne particulièrement les arbres depuis toujours, mais de là à en tomber amoureuse... Putain de surprise ! Je n'en croyais pas mes yeux écarquillés. J'ai alors pensé qu'en les fermant je retrouverais mes esprits, mais sitôt rouverts, je parcourais son tronc robuste de bas en haut, puis ses branches, de haut en large, mon regard béat noyé dans sa superbe. Quelle merveille ! Quelle beauté ! Quel effet ! Ma poitrine timidement soulevée haut malgré moi vers son feuillage épaissi faisait rougir mes joues, je le sentais bien. Une timidité folle, à calmer me répétais-je, m'enjoint à en faire le tour, pour profiter du plaisir éprouvé et feindre vis à vis des quelques passants matinaux qui m'auraient remarquée un intérêt quasi professionnel. Mais c'est dedans, en dedans que je braquais toute mon observation. Plusieurs fois je tournais autour de lui, pensant que l'effet se dissiperait. *Incroyable* me répétais-je, *incroyable ! Mais magnifique !* Mon buste emplis de ciel, mes jambes molles, mes joues brûlantes, je rejoignais la terrasse du Renaissance le coeur en joie, le ventre plein et croisant Aurélien Barrau, me précipitais vers lui. *Salut, dis-je, sais-tu comment s'appelle l'arbre de la place voisine ? Euh, non.* Ma puissante déception quant à son ignorance ne chassa

heureusement de ma cage thoracique ni les papillons, ni ma curiosité, plus encore aiguisée. Mais comment s'appelle-t'il ? Je demandais à Anthony, le serveur, du café mais il calait aussi. Impossible désormais de me concentrer sur les mots de Fiodor ou mon cahier à lignes. Je lapais un café, puis deux cafés et demandais en rentrant au commerçant de la place son nom. J'apprenais réjouie qu'il s'appelait Micocoulier, plus familièrement *arbre à sieste* dans le sud de la France, tant son ombrage est large, dense et bienvenu aux heures chaudes où l'on se prélasse et s'endort au frais. Quelques jours plus tard, j'apprenais que Thierry Lombard avait enfant, assisté à sa plantation ! Merveille !

C'est décidé, c'est aujourd'hui que je vais visiter Viviane à l'hôpital. J'ai mis des boucles d'oreilles, une paire de cerises rouges aux feuilles vert turquoise et mon pull bleu cobalt, celui qui me va si bien, qui donne à mon regard des reflets d'argent. Voilà mon uniforme beauté, pour mettre de la distance et faire spectacle dans les yeux de Viviane. Du rouge à lèvres, que j'essuie du bout des doigts et tapote des deux mains sur mes joues. Mais alors que je m'apprête à glisser mon téléphone dans mon sac, un message de Pat, *Tu es au courant ?* s'affiche sur mon écran. Je réponds que *non*, et Pat m'annonce alors, *Viviane est décédée il y a 3 jours déjà. Ah ? Mais fuck ! La cérémonie d'incinération aura lieu vendredi. Merde, je ne pense pas que je pourrai venir. On te représentera Sarah. Bisous. Courage. Bisous. Courage.* Quelques heures plus tard, je reçois un sms du Zlass, *Tu viens au barbecue de Viviane ?*

L'incroyable, la très indépendante, l'irascible et non moins intolérante mais profondément attachante Viviane, que je

surnommés aussi Vivi, ou Vie, est morte. Je n'aurai donc pas eu le temps de lui dire au revoir. Fuck. 73 ans. L'enfant sans père, maltraitée par sa mère et pas que, puis signalée par les services sociaux, avait rejoint une institution bourrée de bonnes soeurs dans les années 60. Aïe. Un jour que l'une d'entre elle maltraitait encore et toujours une de ses camarades, la plus timide, la plus lente, et certainement la plus fragile, Vie a pris son courage à une main, s'en était trop, assénant une énorme baffe à la soeur-pétasse, décrochant sa mâchoire. Respect Vie ! Tu avais 14 ans, 16 ans et tu savais déjà. Que tu ne te laisserais plus jamais faire. Que tu ne fermerais plus jamais ta gueule. Que les femmes peuvent être cruelles, ignobles, dangereuses, mortelles, fatales. Qu'il en faudrait beaucoup, énormément, avant de te faire plier. Que tu ne plierais jamais vraiment, déterminée à vivre ta vie et pas une autre !

Sitôt libérée du joug de l'institution douteuse, Viviane saisit sa chance et travaille, vote, prend la pilule, vit seule, s'assume. Youpi l'indépendance ! Youpi la liberté ! Youpi les années 70 ! La plus grande chance de Vie disait-elle, était d'avoir alors trouvé un emploi à l'usine de boutons du quartier Saint Bruno, dans laquelle elle oeuvra à différents postes sa vie durant. Jamais elle ne cessait de faire entendre son indépendance et sa plus grande fierté, celle de n'avoir besoin de personne pour vivre. Émancipée et libre. Certainement que son fort caractère et son mépris des femmes avaient été nourri aussi, tout au long de sa vie par les moqueries relatives à son physique peu commun. Viviane était de très petite taille. Sa chevelure, qu'elle coupait court depuis la retraite aussi régulièrement que possible, tant elle poussait vite, poussait droit vers le ciel, électrifiée semblait-il. Son visage rond portait un nez très très court aux narines retroussées et des yeux

bleus plus-globuleux-ils-seraient-tout-bonnement-sortis-de-sa-tête. Qu'on imagine alors une petite femme au visage de tortue Ninja, cousine de Maître Yoda et de E.T, mais en version cheveux lisses et longs, à la Barrau. Impossible de lui taire mon désir de faire son portrait, mais malgré mon insistance répétée année après année, Viviane refusait invariablement, *J'vois pas c'que j'en f'rais ! Allez Viviane ! S'il te plait ! Je ne te demande pas de me le commander, ou de me payer, c'est pour moi, pour la communauté, pour l'histoire de l'art et des sciences naturelles ! Nan ! Ce n'est pas compliqué, tu viens, tu bois le café, tu fumes, tu me racontes, et moi je te peins. Nan !* Moqueries des unes, stupéfaction des autres, car Viviane avait son type d'homme, et du succès avec. Elle aimait les grands gaillards costauds deux fois plus grands qu'elle et en uniformes. Un palmarès d'Apollons avec qui elle savait s'amuser. Pompiers, gymnastes, militaires, basketteurs, gendarmes, volleyeurs, CRS, urgentistes, flics... De bien beaux morceaux ma foi ! Le Zlass, avec sa carrure d'ancien Rugbyman et son air secret et pourtant si au courant de tout qu'aucun de nous n'aurait été surpris d'apprendre qu'il travaillait pour les RG, ne la laissait pas du tout indifférente. Il lui arrivait même de jalouser notre relation, comme avec Didou, et de m'en vouloir de m'isoler avec eux à une table, d'aller manger ensemble au restaurant sans l'inviter, *Mais pour qui elle se prend celle-là ?* , jusqu'à me faire la gueule pour quelques jours. Je me marrais. 10 années pile que je la fréquentais, depuis mon retour de Berlin, et chaque matin au café. Quand j'étais seule, je m'asseyais à la table d'à côté, ou rejoignais la sienne. J'avais bien vite remarqué que c'était de loin la place la plus sûre du café, du quartier même. Personne n'est jamais venu me déranger en sa compagnie, puisque Viviane pouvait être aussi cash qu'extrêmement désagréable, n'hésitant pas à catapulter à

tour de bras et sans détour quiconque l'insupportait, *Dis donc, tu ne vas pas commencer à nous faire chier non ?* Une mini carne dauphinoise avec deux gros yeux bleus exorbités qui te fixent, ça calme. Elle décourageait les indiscrets, les colle-au-cul, et même Cancer-de-la-couille n'osait m'adresser la parole si j'étais assise à sa table. Redoutable chérie. J'avais apprivoisé l'amie année après année, joué avec malice et détermination à attendrir ses préjugés les plus tenaces. Viviane parlait mal des arabes, des roms, des étrangers ? J'avais été étrangère plusieurs fois et quelle galère, j'avais du sang arabe, et très certainement roms. Viviane questionnait avec mépris l'homosexualité, le genre et les moeurs débridés, j'étais moi-même bisexuelle et affirmais sans équivoque que nous l'étions tous, et que ça m'aurait bien dit avec elle si seulement ça lui avait dit aussi. Elle rougissait. Elle maudissait les assisté.e.s, les chômeurs, les branleurs, je lui rappelais que j'étais bénéficiaire du RSA et qu'elle était bien gentille de considérer que je travaillais pourtant d'arrache-pied. Elle ne supportait pas les différents, les singuliers, les fous, les malades, les handicapés, les dérangés ? Soit ! Je les accueillais à notre table mine de rien et elle s'acclimatait ! Année après année, Viviane accueillait mes mille questions dans la paix, mes projets, mes ennuis, mes désirs, mes espoirs et mes peines. À chaque déménagement elle venait me visiter, boire le café, et dans chacun de mes ateliers. Mille cafés partagés, mille anecdotes, mille histoires, mille aventures, mille souvenirs. Quand sa mère est enfin morte, elle m'a offert son tourne-disque-mange-cassette-radio-cd alors que j'ouvrais *Acoeur*, et une cassette de l'excellente Colette Magny dont le sublime *Rock me* m'avait transportée en boucle le premier comme le deuxième été d'*Acoeur*. Comme je me suis réjouie de sa présence et son soutien la dernière année du projet ! Qu'elle m'apporte des fraises, du

gratin dauphinois, des endives, du pain, des courgettes, du gratin de courge, des abricots, des cerises et j'en passe. Qu'elle vienne s'asseoir sur le canapé fumer ses clopes puantes, boire son café et discuter, avant de rentrer manger. Qu'elle toque par la vitre avec autorité, sans me laisser le choix de lui ouvrir, pour vérifier comment j'allais. Combien sa présence m'a confortée dans l'idée que j'y arriverais moi aussi, coûte que coûte, à traverser. Je la questionnais souvent sur sa vie, de plus en plus. Plus mes épreuves se répétaient, plus je voulais savoir. *Comment on fait Vivi ? Comment on y survit ? Qu'est-ce que je dois faire putain ?* Et chaque fois elle me répondait *continue, tu es plus forte qu'eux Sarah ! Peu importe qu'ils comprennent !* Je pleure au souvenir de ce jour où j'ai fondu en larmes en pleine rue, un beau matin, de sa main qui tremblait sur mon avant-bras, de son regard inquiet. *Sarah, peut-être qu'il te faut des anti-dépresseurs maintenant, c'est trop dur là, non ?* Dans mes sanglots j'aurais aimé lui dire que c'était elle l'anti-dépresseur, elle qui me permettait enfin de vider mon sac à larmes. J'ai serré fort sa main, accepté un mouchoir. Et quelques jours plus tard, son courage à plein bras, elle venait faire ce qu'elle s'était promis de ne jamais faire, révéler le secret de ses pires épreuves, de sa vie de femme, les cauchemars de sa vie. Viviane m'avait alors assuré le plus clairement du monde qu'elle comprenait bien ce que je vivais, que je n'étais pas seule et que j'arriverais aussi à vivre avec cette peine, cette rage, sans jamais m'arrêter de boire des cafés en terrasse, sans m'éteindre, sans m'arrêter ni de rire ni de parler ni de peindre, sans perdre le cap. Vieille flamme ! Quelle autre femme du quartier désormais pour se soucier de comment je vais, partager mes combats et me permettre d'y croire ? Je suis contente qu'elle soit partie assez vite, sans faire durer le pire,

même si j'aurais aimé la serrer fort encore une fois et la faire sourire.

J'ai le coeur lourd putain. Mon appartement est méga silencieux. Je décide de prendre une douche chaude pour détendre mes ventres et mes lombaires avec. Alors que je rejoins ma mezzanine chérie, Lucile m'appelle.

- Allô, Sarah, est-ce que je peux te dire que je t'aime ?
- Euh... Oui... Oui, bien sûr Lucile.
- Je t'aime Sarah.
- C'est gentil Lucile, moi aussi je t'aime.

BB m'appelle moins, beaucoup moins et beaucoup moins longtemps. Cette semaine j'ai pris rendez-vous à 9 heures, pour un soin du visage spécial top massage de ouf. Le pied. J'entre le visage particulièrement tendu autour des yeux et dans l'impossibilité de le détendre seule. Je sors transfigurée, redécouvrant mon propre visage de l'intérieur, de sous le masque. Wow ! Souplesse, relaxe, bonheur. Relaxe putain ! Mais quel plaisir de s'abandonner en confiance dans les mains d'une autre, et de (re)sentir alors la partie massée comme jamais auparavant. Justice ! La généreuse masseuse généreusement massée ! Mon rendez-vous du jeudi avec mon psy est aussi expéditif que les derniers, 12 minutes. Le con a osé me répéter plusieurs fois, *Mais cette dame pourrait de l'intérieur, elle n'a pas encore compris qu'elle est en train de pourrir ?* Abusé. Étrange. Déplacé. J'ai aussi pris rendez-vous chez l'acupuncteur, en espérant qu'il détende mes trapèzes, dignes de ceux de Chuck Norris. C'est la première fois que je le rencontre. Un vieil homme d'origine asiatique dont on comprend difficilement les questions. Il m'allonge et me

plante une série d'aiguilles côté face. Celles situées à l'intérieur de mes poignets me lancent intensément et leur résonance durera 3 jours encore. Le rendez-vous est simultané à l'incinération de Viviane. Quand je sors, je rejoins en planant le quartier et la terrasse chérie du Saint Bruno ou le Zlass et Didou m'attendent. L'ambiance est douce, ils sont au Pastic. Ils sont morts de rire, mais au ralenti, comme moi. Mon coeur est gros, mais aussi léger qu'un Marshmallow. À chaque fois que le silence se fait, je menace de fondre en larmes tant je suis émue que nous soyons réunis, que la vie continue, qu'ils aient été présents au dernier barbecue de Viviane, qu'ils enchaînent blagues sur blagues, moqueries et souvenirs. Le Zlass me touche enfin, me serre la main, ou l'avant-bras, et plusieurs fois je colle ma joue contre un de ses pectoraux ou contre son épaule rebondie. Didou me tient la main, me check, me regarde de ses grands yeux bleus et de son plus beau sourire comme si j'étais la plus belle. Ils sont gentiment bourrés. J'ai l'impression que le monde entier se penche sur moi aujourd'hui, mon monde, avec beaucoup d'amour. Je plane profondément.

- Il faut que tu te reposes Sarah.
- Merci Zlassi ! C'est bien ce que je fais là !
- Pas faux !

Mon téléphone sonne.

- Oh mais fuck putain !
- Qu'est-ce qui se passe ?
- Putain mais ça fait 3 jours qu'un type essaye d'entrer en contact avec moi via Messenger, et qu'il m'appelle maintenant !
- C'est qui ?

- Qu'est-ce que j'en sais ? Ali.
- Et il dit quoi Ali ?
- Je ne sais pas, je n'ai pas lu, mais c'est lui qui m'appelle là.
- Bloque-le !

J'avoue, je n'y avais même pas pensé. Pourtant, j'en ai bloqué à la pelle ces dernières années. Easy ! Mais lorsque je déverrouille mon écran de téléphone, son dernier message apparaît en lettres majuscules et me saute aux tripes SARAH PLEASE, I AM MUSASHI !!! HELP !!!

L'aventure qui suit nous fera rire aux éclats quelques semaines plus tard Musashi et moi, à s'en taper la cuisse, mais à l'heure qu'il est, elle nous secoue violemment.

Musashi a quitté sa femme il y a près d'un mois, accueilli et hébergé par Thierry. Relation difficile, devenue impossible. Sa femme l'appelle pour lui proposer de venir chez eux discuter en présence d'un tiers, d'un docteur. Musashi part donc de chez Thierry à 21h50, heureux et plein d'espoir. Il pense pouvoir enfin aborder leurs problèmes de couple en présence d'une personne bienveillante et bienfaitante, d'un tiers médiateur. Il arrive donc plutôt détendu, en mode *peace*. 4 personnes l'attendent à son domicile. Sa femme, un jeune infirmier psy, l'ambulancier et un policier bien costaud. Plus tard, quand je verrai la vidéo de son arrestation qu'il avait pensé à filmer quand il a compris qu'il ne s'agissait pas du tout d'un entretien-médiation, j'enragerai de voir qu'on n'ait absolument pris aucun temps pour entendre ce qu'il avait à dire. Notamment que sa femme était insultante, agressive, et qu'elle l'avait frappé à plusieurs reprises. Ce qu'il ignorait alors et qui joua contre lui, c'est que sa femme, depuis qu'il avait osé quitter le domicile familial (ils ont une très mignonne

enfant de 3 ans), avait contacté la police à maintes reprises et les urgences pour dire que son mari était dangereux, fou, malade, en crise, paranoïaque.

Sur la vidéo de son arrestation, on voit bien que ni l'infirmier psy, ni l'ambulancier, ni le flic ne l'écourent, ne prennent même le temps de le considérer. D'autant que la seule chose que le pauvre homme parvient à dire, dans un anglais rudimentaire puisqu'il ne parle pas un mot de français, c'est de répéter *C'est ma femme qui a un problème ! C'est ma femme qui est malade ! C'est elle qui a besoin d'aide !* L'équipe de choc alors convaincue que Monsieur est paranoïaque n'a qu'une idée en tête, rendre service à Madame. *Haado koa* en japonais ça veut dire hard core. Bref, il s'est donc pris une grosse seringue dans la cuisse, les menottes, et s'est réveillé défoncé à l'hôpital sans qu'on ne lui dise ni pourquoi il était là, ni pour combien de temps, ni quel était le programme. Et la seule chose qu'il comprenait, c'était leurs *Monsieur, votre femme, votre femme, Monsieur*. Force, autorité, violence, soumission absolue, mépris, déni de faciès aussi, face à l'originalité de cet artiste néo-hippie-psychédélique-grenoblois du Japon.

Mon coeur bat de toute sa rage. J'ai peur aussi. Et je suis triste. Rage, peur et dépit. Je vois se dessiner le système policier-psychiatrique-judiciaire de notre société dans toute sa splendeur. Avec le patient idéal, un ovni d'artiste japonais qui ne parle pas un mot de français. Ils vont le mettre un mois en observation. Ce que je redoute, c'est que je sais que s'il s'énerve, ou qu'il s'effondre, s'il s'angoisse ou qu'il refuse de rester plus longtemps, il va se prendre une autre injection paralysante. C'est ce qu'on appelle la camisole chimique. Plutôt que de sangler les personnes sur des lits en attendant

qu'ils redescendent de leur délire après des journées, des semaines, parfois même des mois, isolé dans une chambre verrouillée sans voir personne, on les shoots. J'en connais plusieurs qui se sont mis à jouer et à parler avec leurs excréments. Excréments souvent bien liquides du fait des injections acides. On balance donc au patient un cocktail psycho-émotivo-neuro-intello-sensistivo, inhibant, hypnotique, anesthésiant, et on le place à *l'isolement*. Le danger mortel de chez mortel, c'est que l'individu perd toute résistance, et qu'alors l'équipe soignante jauge la personne sur ce qu'elle exprime défoncée, en redescente de trip, ou en bad. *Mega haado koa !* Je l'appelle. Tous mes sens sont en éveil. Je scanne tout ce que j'entends, tout ce qu'il me dit, froidement.

- Je ne peux pas refuser Zlass ! C'est pas possible. Il est très isolé, man ! Il ne parle pas un mot de français et il ne connaît rien, mais rien du tout aux délires du système autoritaro-psychiatrico-judiciero de mon cul ! Il a besoin de quelqu'un qui connaisse un peu le machin et fasse valoir ses droits. Je parle très bien le français, j'ai un très bon contact avec lui et j'ai du temps depuis que BB prend ses distances.
-
- Je dois aller le visiter. Je le connais bien lui aussi, Musashi, et je peux te dire qu'il n'a rien à foutre là. Je ne peux pas le laisser seul, c'est trop dangereux.
- On a toujours le choix.
- Je sais bien. Mais là c'est bien trop risqué pour lui.
- Tu es sûre ?
- Oui. Il risque trop gros.
- Quand ?

- Demain ou après-demain.
- Je t'accompagne.
- T'es sérieux ?
- Oui. Je viens avec toi.
- Énorme !
- Yes !
- Bon, par contre on va devoir feinter Zlass ! On y va samedi, parce que c'est le week-end, et que le week-end il n'y a pas de docteur. On dit qu'on vient visiter Ali.
- Ali ? C'est qui Ali ?
- Ali c'est le gars dont Musashi a pris le téléphone pour m'écrire. On entre en prétendant que c'est lui qu'on vient visiter.
- Ah. Ok. Ali. Bien joué Sarah !
- Ensuite, on improvise.
- Yeah !
- Ça va bien se passer Zlassi !
- Un chat là !
- Ha ha ha ! Inch'Allah !

Putain de merde comme je suis contente que le Zlass me propose de m'accompagner visiter Musashi ! Énorme ! Tout autant que son buste géant contre lequel je me colle pour le lui témoigner. J'en profite amplement. Zlass est toujours mal à l'aise d'accepter de me prendre dans ses bras alors que nous nous connaissons depuis 1 an déjà, qu'il en a toujours été question, puisque je le lui demande à chaque fois qu'on se voit. Le Zlass n'a donc pas d'autre choix que de me prendre dans ses bras, à chaque rencontre. Un sourire malicieux rempli de joie me fend le visage, ça me fait rire que ça le mette mal à l'aise que je l'enlace si franchement. Il ne sait pas comment me prendre, interdit, tant mon corps est féminin, érotique,

puissant. Il me craint. Tant ma silhouette de danseuse, fine et pourtant plantureuse, voluptueuse, tant il y a de courbes, le trouble. L'exercice impacte sévèrement le désir, la tendresse intime. Mais pour peu qu'on y consacre du temps et l'intention suprême de trouver comment respirer en paix dans de telles conditions, on y trouve alors la paix intersidérale. Quel que soit le sexe ou l'âge. Il y a une frontière à dépasser en paix. Mon intention est clairement physique, je cherche l'intensité émotive incarnée, en chair, jusqu'à la paix, jusqu'à la confiance, jusqu'au lien. Mais le Zlass se refuse à l'exercice plus de quelques secondes, pensant que le désir monterait si fort qu'il perdrait le contrôle, alors que c'est l'inverse qui se produit avec moi, pour peu que l'on m'écoute. Soit, je l'invite donc au corps à corps éclair, à une grosse décharge de love sexy, au premier palier du Hug.

Intimité physique pour le Zlass comme pour la plupart des gens, c'est sexuel, d'où son malaise. D'où mon insistance aussi. J'adore ça. À chaque fois que je le quitte, je me colle à lui. Je lui saute dans les bras. Moi protégée entre ses larges épaules. Il est si grand et si fort que je suis bien une enfant aussi, dans tout mon corps. Je m'impose et je m'accroche. Et puis alors je deviens femme. Ma poitrine se pose tout contre son diaphragme. Mais yo ! Je suis contre son ventre de tout mon buste, mes seins ronds dans sa chair attendrie. Ma tête sur son pectoral rebondi. Contact implosif-explosif. Contact intérieur. Contact rythmique, polyrythmie de son palpitant au mien et de nos spasmes à nous. Je deviens alors mère, nous sommes en moi enlacés. Mais au bout de 3 secondes le Zlass me dégage du bout des doigts et reprend son souffle. *Finito !* Moi je me marre. Alors que le véritable Hug apaise, dans ses bras à lui, dans cette embrassade si rapide, je prends toujours un shoot de la puissance de ma propre féminité. Dans ses

bras je sens son émoi et son effort. Je sens sa confiance, même timide. Je tisse alors aussi vite que Spiderman, je me tisse à lui. Mettre son coeur plus près du mien. Deep deep love. Je m'épanouis. J'ai bien le droit. Je me marre. J'ai bien le droit d'avoir ce corps si sexuel en paix, même pour 3 secondes. Le Zlass me l'accorde, je ne suis pas qu'un objet sexuel, mais un être bien sexué qui mérite de profiter de la joie de la paix. Aujourd'hui j'en abuse, grâce au combo Viviane-Musashi. 5 secondes qui me semblent une éternité. Et lui aussi d'ailleurs. Je sens qu'il prend beaucoup de plaisir à m'accorder autant de joie, aussi profond.

Je compte profiter des heures de répit des quelques jours qu'il me reste, des rares oiseaux, des bourgeons et du ciel. Me reposer convenablement, reprendre des forces, veiller à une alimentation équilibrée et digeste, tenir la distance avec BB, avant de plonger tête la première dans l'univers médico-carcéral psychiatrique.

Je croise Lucile à qui je raconte ma nouvelle mission, veiller sur Musashi. *Mais non ! Mais si ! Oh putain !* dit-elle avec son petit accent ardéchois. *Tu m'étonnes !* Nous buvons un café-bière face au Micocoulier. *Santé bordel, et paix !*

- Tu as déjà été hospitalisée en psychiatrie toi ?
- Non. Enfin si, adolescente, à 14 ans, une semaine, aux urgences pédo-psy du CHU.
- Pourquoi ?
- J'avais fait une tentative de suicide.
- Comment ?
- En avalant un verre entier de médicaments avant d'aller au collège. J'étais allée en cours quand, réalisant ce que

j'avais fait, j'en parle à une amie qui m'amène aux urgences. Arrivées là-bas, la secrétaire médicale nous demande ce qui nous amène. Ma pote répète en panique *Mon amie a avalé des médicaments ! Mon amie a avalé des médicaments !* À quoi la secrétaire placide répond, *Et alors, elle les a avalés de travers ?*

- Hahaha ! Et ?
- D'abord, il y a eu ma mère apportant toute la pharmacie avec laquelle j'avais fait mon cocktail, et dans laquelle il n'y avait que de l'homéopathie !
- Hahaha ! Nan !
- Si. Et puis, en attendant d'avoir une place en pédo-psy, je reste une nuit aux urgences, dans une chambre double. On m'annonce qu'une jeune patiente de 8 ans va s'installer dans le lit voisin, qu'elle s'est cassée la jambe en faisant du ski. Je ne te dis pas ma surprise en discutant avec elle, elle était aveugle, man !
- Aveugle ?!
- Oui, l'enfant aveugle était une putain de téméraire, et carrément sympa aussi. Ça m'a calmé.
- Et après ?
- Après ? Je voyais bien que je n'avais rien à faire là. Il y avait surtout des anorexiques de haut niveau, quelques boulimiques, des dépressifs suicidaires qui avaient essayé de se foutre en l'air avec de vrais médicaments et des ados violents. On nous proposait des activités genre colliers de perles. Un jour qu'un ado qui venait de se faire insulter est monté en pression, les infirmiers psy l'ont sorti de la salle d'activité manu militari et enfermé dans sa chambre. Il hurlait qu'il voulait sortir, frappait de toutes ses forces contre la porte. J'étais de l'autre côté, derrière la petite vitre, mais alors que je tentais de faire dialogue avec le

jeune du même âge que moi, les infirmiers ont déboulé paniqués avec une putain de seringue, entrouvert la porte derrière laquelle l'ado était et l'ont piqué puis allongé sur son lit. Le pauvre jeune s'est trouvé complètement défoncé, méconnaissable, réduit à un légume baveux. J'ai trouvé ça ignoble, absurde, irresponsable. Aucun temps consacré au dialogue, ni à comprendre ce qui s'était passé, aucune confiance non plus. Je trouvais l'équipe soignante ridicule et complètement à côté de la plaque. Je n'avais que 14 ans mais j'avais bien compris qu'ils jouaient le silence, la brutalité, la distance affective à tout prix, l'autorité et la menace.

- Menace ?
- On fumait des clopes dans une des chambres, par la fenêtre, et l'un des infirmiers débarquait sans prévenir, espérant nous lever en flagrant délit. 3 fois par jour, il nous menaçait de nous piquer si on recommençait, la seringue à la main. Pauvre naze ! Je me suis bien ennuyée je dois dire. J'avais déjà compris qu'ils étaient complètement à côté de la plaque.
- De quelle plaque ?
- De nos besoins, de la réalité de nos quotidiens, de nos carences affectives, de nos désirs aussi, comme de nos compétences. J'ai bien vu qu'il n'était pas question d'une relation sincère, engagée...
- Engagée ?
- Engagée dans une relation digne de ce nom. Les entretiens quotidiens étaient ennuyeux. Certes, j'avais de la place pour m'exprimer en face à face avec un psy, mais sans dialogue.
- Mais ce n'est pas leur rôle, non ?
- La question c'est : quelle est leur mission ? Et plus simplement : pour qui travaillent-ils ? Regarde, avant de

partir, l'équipe soignante nous accueille ma mère et moi à la réunion-bilan. On nous dit, *Bon, il n'y a pas de quoi s'inquiéter. Sarah va bien et exprime très clairement ce qu'elle ressent, elle est pleine de ressources. Nous ne voyons pas ce que nous pourrions lui apporter.* Je me souviens avoir souri à ma mère. *Cependant, nous la trouvons très intéressante, elle parle beaucoup, à la différence des ados que nous accueillons ici. Aussi, si elle veut rester une à deux semaines de plus, nous accepterions.* Tout était dit en ces simples phrases du non-sens de leur posture, de leur aveuglement, de l'improbable approfondissement d'une relation de confiance.

- Tu es restée ?
- Nan. Mais j'aurais peut-être dû, ça m'aurait fait des vacances ! Le retour à la maison a été bien space, ma mère m'aillant enfermée avec la voiture dans le garage.
- Oh merde !
- Je tapais de toutes mes forces contre la porte puis abandonnais, sûre qu'elle me trouverait là le lendemain matin au plus tard. Quand ma mère est revenue, ça faisait une heure qu'elle fulminait chez moi *Putain, mais elle fait chier ! Elle s'est encore barrée ! Elle en n'a pas marre de nous faire chier ? Mais quelle emmerdeuse !* Et alors que la porte s'ouvrait enfin, je me faisais engueuler. Absurde.
- Absurde.
- Et toi ?
- Une fois oui. Je suis bipolaire.
- Ah. Et ?
- Ça m'a aidée je crois.
- Cool.

Il fait très beau aujourd'hui. Rendez-vous à Alsace Lorraine au pied du tram. Zlass porte son éternelle chemise noire à carreaux bleus. Dans le tram, on parle du cas BB, de Musashi mais aussi de Pierre-Henri, hospitalisé dans le même hôpital.

- Je l'ai prévenu qu'on irait le visiter, après Musashi.
- T'es sûre ?
- Oui.
- Ok. Ça fait combien de temps que tu ne l'as pas vu Pierre-Henri ?
- Il était passé chez moi en pleine montée, avant son départ pour la Guyane, il y a 1 mois et demi.
- Ah oui, c'est vrai.
- On a fêté Noël ensemble. Mort de rire, au nouvel an, on a joué 12 heures au Scrabble !
- Quoi ?
- Oui, je t'assure, de 10 à 22 heures !
- Mais non !
- Hahaha ! Si ! On a enchaîné une dizaine de parties, c'était génial !

Masques. *Bonjour ? Bonjour, nous venons visiter Ali. Ali et dans la cour. Merci.* Alors que Musashi nous aperçoit et se lève impatient, je lui fais les yeux ronds et signe d'aller nous attendre dans la cour, aux côtés d'Ali. Stress. On s'installe. Ali et le Zlass, Musashi et moi, à la même table. Ali est très souriant, heureux de recevoir notre visite. Il a vu mon profil Facebook et se réjouit de rencontrer l'artiste. Le jeune africain est en formation chez les Compagnons, en menuiserie. Il a pété un câble il y a quelques semaines, une grosse colère qui s'est conclue par un internement de force. Il fume beaucoup. Ils fument tous beaucoup. Le Zlass s'occupe de lui tenir

compagnie tout au long de la visite. Plusieurs fois je les vois checker leur main que Zlass fini toujours par poser sur son coeur. Très bien, le Zlass assure. C'est la paix. Musashi est silencieux, honteux. Ces premiers mots sont des excuses, *Je te demande pardon Sarah, tu m'avais prévenu, je suis désolé, tu m'avais prévenu, tu m'avais dit... Hey, tranquille Musashi !* Je tends ma main, *Regarde-moi !* Il pose sa main dans la mienne, lève les yeux. *Comment te sens-tu ?* Il se détend. Il va bien. L'équipe soignante respecte son choix de ne pas prendre de médicaments, c'est un bon point. Pourvu que ça dure ! Il a peur, il ne sait pas quoi faire, il ne comprend pas ce qui se passe, ni ce qu'on lui reproche, il n'en revient pas. Comment en est-il arrivé là ? Que faire ? Il se fait des bons coups de stress et d'angoisse chaque jour et chaque nuit, mais ça va, il gère. Je le rassure, je le connais assez pour savoir qu'il n'est ni dangereux ni malade, je suis là. *Il va falloir être patient et rester bien calme.* Plusieurs fois il s'emballe, *Ma femme, ma femme,* je rebondis, *Pour l'instant, ta femme, on la laisse de côté ! C'est de toi qu'il s'agit là, et de te sortir de cet enfer ! C'est clair ?* Il acquiesce. Je lui explique, militaire, qu'il est en observation dont l'issue jouera sa vie future, son quotidien, sa liberté. S'il est considéré malade, dangereux, fou, il sera placé sous contrainte de soins, obligé de prendre des médicaments puissants, de se rendre chaque semaine à des rendez-vous psychiatriques, pendant plusieurs années. *C'est très tendu tu vois.* Il panique, souffle, et me parle alors du système, du danger de notre société, de l'abus de pouvoir sur la population, je sens son vertige. *Du calme !* dis-je froidement. *D'abord, qu'est-ce que tu y connais à notre système ? Ça fait 4 ans que tu es là et tu ne parles pas un mot de français ! Quant au système, c'est surtout le tien qui nous intéresse maintenant ! Ça fait 4 ans que tu planes du cul et*

que tu laisses ta femme gérer tout pour toi, tout ! Ton statut, tes papiers, tes démarches... sans jamais t'intéresser à ce qui se joue vraiment ici, sans t'inquiéter de la réalité de tes droits, de ta liberté, de la réalité sociale, sans te responsabiliser ! Je t'avais déjà prévenu que tu risquais gros, certes, mais soyons clairs : jusqu'à présent tu papillonnais en mode youhou youpi, mais là, c'est plus possible tu vois ! Il va falloir redescendre sur terre, patienter et apprendre. Apprendre quoi ?! Apprendre tout ! Le français, le paysage et les mécanismes sociaux, tes droits, tes devoirs, le système, pour de vrai, pour toi, pour vivre en paix. Ah. T'a t-on proposé de désigner une personne de confiance ? Non. T'a t'on expliqué tes droits ? Non. Je lui explique que je ne peux rien faire sans son accord à lui, mais que s'il me désigne personne de confiance, je pourrai assister aux entretiens psy, le représenter si besoin et faire le lien avec l'équipe soignante. Il s'inquiète, Oh my god ! Ooh my god ! God n'a rien à voir là dedans ! Je le rassure, On va avancer pas à pas Musashi, un pas après l'autre. La situation dans laquelle tu te trouves est bien chaude, certes, mais c'est surtout l'année qui vient que tout va se jouer pour toi. Alors garde tes forces, tu vas en avoir besoin pour un an au moins ! Plusieurs fois il me parle de l'ambassade du Japon, qu'il avait réussi à joindre aux urgences, grâce au téléphone d'une infirmière compatissante. L'ambassade est au courant, ils peuvent peut-être m'aider ! Ok, je m'en charge. Sur mon cahier je note, Appeler l'ambassade du Japon et prends nombre d'informations. Date de naissance, date d'internement, adresse, nom de sa femme, numéros de téléphone. Ici, il n'a ni téléphone, ni le droit de recevoir des appels ou d'en émettre encore. Il fait une réflexion critique sur le système français encore, je le coupe sévèrement, Écoute-

moi bien Musashi. Ici et pour les semaines à venir, la seule chose qui importe, c'est te sortir de là, c'est clair ? Après, on verra le système ! Je comprends bien que tout ça te fait peur et te met en angoisse, mais ce n'est pas le moment de paranoïer ! Tu vois ce que je veux dire ? Ce n'est pas le moment de penser au système là, c'est le moment de le jouer ! Tu te rends bien compte que si tu commences à critiquer le système dans ton anglais médiocre, ils vont conclure que tu es bien parano ! Ah oui merde ! Il rit. Alors tranquille l'ami ! De plus, je ne peux pas t'apprendre en quelques jours ni le français ni comment notre société fonctionne ! Je suis là pour tenter de te faire sortir le plus vite possible, alors il faut que tu me fasses confiance, sinon, je ne peux rien. C'est clair ? Oui, oui, je te fais confiance Sarah ! Bon ! Maintenant, respire, prends le temps de te poser, ici au moins tu peux faire une putain de pause avec ta femme et avec ta vie ! Fais le point ! Démerde-toi pour dormir, manger, boire de l'eau et rester calme. Il y a une salle de musique avec un clavier et une guitare, profite-en ! Écris, écris tout ce que tu veux sur ce qui t'arrive, sur ta femme, sur le système, si ça te dit, mais avec les infirmiers et les psys, parle de toi ! De comment tu te sens, toi, toi, toi. Pas de ta femme ou de la société, ok ? Oui. Je ne déconne pas Musashi ! Oui, je comprends. Tu peux m'appeler si ça ne va pas, si tu te poses trop de questions, m'envoyer des sms, je suis là. Je te tiens au courant et tu me tiens au courant. Je reviendrai la semaine prochaine, Inch'Allah ! Inch'Allah Sarah ! Je le serre fort dans mes bras. Dur. Triste putain. Avant de partir, nous rejoignons le bureau infirmier. S'il vous plaît ! Monsieur voudrait désigner une personne de confiance, merci de nous donner le formulaire. L'interne me tend le papier en silence. Je traduis le

papier à Musashi. Nous signons. Je demande une copie du document. *Arigatogozaimas ! Merci à toi Musashi, et courage, on va y arriver putain !*

La présence du Zlass me réconforte. Je lui fais le bilan.

- On va y arriver mon cul ! Faire sortir un patient interné de force alors qu'il vient d'entrer en observation, je ne vois même pas comment ce serait possible !
- ...
- Mais si je suis venue c'est surtout pour lui éviter le pire : passer pour un parano, s'énerver, s'angoisser et devenir membre à temps plein du psycho-club grenoblois ! Le message est passé. Je suis venue prendre la température.
- Tu l'as trouvé comment ?
- Il est clair, s'exprime correctement, parle, pleure et ri, tout va bien. Il me regarde dans les yeux, supporte la pression que je lui ai mis, m'écoute, répond, tout va bien. Il me porte sa confiance, il est cohérent, tout va bien.
- Cool.

On rejoint la cafétéria, le soleil tape fort. J'envoie un message à Pierre-Henri pour le prévenir de notre présence. Il arrive sur le champ. Short, tongs, chemise ouverte, chapeau, barbe de Crusoe, bronzage. *Mame Anton' ! Mais yo man !* Il se rend compte que je suis venue accompagnée, je perçois son trouble, son inquiétude. La présence du Zlass le met mal à l'aise. Ils se connaissent et s'apprécient, mais je vois qu'il s'inquiète de savoir si Zlass ne serait pas mon nouvel amant. Je le rassure, *on est venu visiter Musashi*, lui installe une chaise, fait la conversation. Il est calme, très calme, trop. Ses pieds sont encore bien éclatés, crevassés. Il parle sans

émotion de son voyage en Guyane, raconte ses quelques trips dans la jungle, sur la plage, ses rencontres improbables, l'hôpital psy qu'il a rejoint par sa volonté et son désir de se mettre à faire du business entre les deux pays. Perché. Il parle de tout sauf des relations à sa famille là-bas, à l'angoisse de sa mère, à leurs conflits, à toute l'énergie qu'ils ont encore dû mettre en oeuvre pour le faire redescendre sans succès.

- Mais pour vendre quoi, man ?
- De l'artisanat, des tissus, des chapeaux du Rhum. Il faut que j'y retourne, il y a un business à faire !
- Ah. Mais pose toi un peu avant, nan ?
- Ouai.
- Et après ?
- Après ils m'ont libéré. Ils m'ont posé à l'aéroport.
- Et après ?
- Après, je suis rentré tranquille sur Aix avec mes parents.
- Et après ?
- Je me suis énervé dans un bar et les flics m'ont placé à l'Hôpital Psychiatrique d'Aix.
- Et après ?
- Après ils m'ont transféré ici en ambulance.
- Et après ?
- Après quoi ?
- Et bien après ?
- Mais après c'est là.
- Et après là ? Tu vas faire quoi ?
- ...
- Comment tu te sens ?
- Nickel !
- Bon, et bien profite bien alors ! On repasse la semaine prochaine si ça te dit !

- Avec plaisir Mame Anton' !

À l'entrée du bâtiment, il réalise qu'il ne peut pas nous suivre, qu'il est bien enfermé. Son visage s'assombri. Je le regarde s'éloigner, la tong trainante. Je me sens toute petite, bien impuissante justement, mais ça va, j'ai vu ce que j'avais à voir, pris leur pouls, et leur coeur battent.